

Le premier hebdomadaire des faits-divers

7^e Année - N° 271

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

4 Janvier 1934

DÉTECTIVE



1934

ouvre ses yeux inquiets,
afolés, sur l'avenir
lourd de haines, de drames
et de catastrophes

PERDU

POUR 1934

PARDU

Arbitraire

La révolte de l'opinion publique contre l'injuste arrestation du mécanicien et du chauffeur du rapide Paris-Strasbourg a abouti à un résultat immédiat: après quarante-huit heures de détention, à la prison de Meaux, les deux hommes ont été libérés.

Mais la mesure prise légèrement, pour donner, dit-on, satisfaction de principe à l'opinion (la réaction générale a été tout autre), ne doit pas être oubliée: déjà, l'on annonce l'interpellation de M. Louis Rollin, député de Paris, ancien ministre, qui n'a pas l'habitude d'utiliser la tribune de la Chambre pour de vains discours. M. Louis Rollin demande au garde des Sceaux comment a pu s'opérer une arrestation qu'il juge arbitraire.

Toute la presse a commenté cet incident qui a apporté dans l'horrible catastrophe un élément pénible: et l'on a plaint, tout autant que les familles des victimes, deux hommes qui ont été frappés sans justice.

Nous voulons retenir ce fait qui, succédant à tant d'autres, démontre la vanité, l'inutilité, l'hypocrisie de la loi du 7 février dernier, cette fameuse charte de la liberté individuelle qui se révèle aussi néfaste pour le fonctionnement de la justice que pour la protection des citoyens.

Si de francs escarpes bénéficient



Quand on apprit que les deux cheminots Daubigny et Charpentier (ci-contre) avaient été arrêtés, ce fut une indignation générale.

d'une scandaleuse liberté, si des mesures d'instruction essentielles sont rendues inopérantes par suite des formalités stupides, des chinoïseries imposées par la loi nouvelle, par contre, deux braves gens, ayant un domicile, un passé excellent, offrant toute garantie de représentation, ne songeant certainement pas à fuir parce qu'ils n'ont probablement rien à se reprocher, ont été jetés en prison, d'un coup, sans que rien n'ait permis de justifier cet acte.

Et l'on nous parlera encore de garanties de l'individu, des droits de l'homme et du citoyen!...

Loi risible, loi néfaste, à réviser immédiatement.

Par ailleurs, nous apprenons, à grands renforts de détails, l'histoire de ce mystérieux complot, de cette histoire d'espionnage qui se terminera sans doute, comme les précédentes, par un non-lieu général et des arrêtés d'expulsion.

L'expérience de la vie judiciaire nous incline à quelque scepticisme: on arrête à tour de bras, on incarcère un fonctionnaire du ministère de la Marine et, peut-être, d'ici deux ou trois mois, quand on pensera à autre chose, les portes de la Santé s'ouvriront-elles discrètement!

Sans vouloir préjuger des conclusions d'une information en cours, qu'il nous soit permis de dire, avec un peu d'inquiétude, que le respect de la liberté individuelle est encore une chimère. Et nous voudrions qu'il en fût autrement.

La mise en pages de ce numéro est de Pierre Lagarrigue.

Publicité de «Déflective»

Pour tout ce qui concerne la publicité dans ce journal, s'adresser à NÉO-PUBLICITÉ, 35, rue Madame, Paris (6^e).

Les manuscrits, copies dactylographiées, documents imprimés ou photographiques, insérés ou non, ne sont pas rendus. En aucun cas, l'Administration ne peut être tenue pour responsable de leur perte.

NOS GRANDS REPORTAGES



LES RUES SECRÈTES

par Pierre Mac ORLAN



UNE ENQUÊTE SOCIALE

par Louis ROUBAUD



MON FRÈRE L'ASSASSIN

par Henri DROUIN
POLICE DU MYSTÈRE
par Henri DANJOU



NOTRE-DAME DES TÉNÉBRES

par Paul BRINGUIER



GRAINES AU VENT

par Jacques DYSSORD



Et de sensationnelles enquêtes par:
Marius LARIQUE, Marcel MONTARRON, Étienne HERVIER, Pierre ROCHER, André BEUCLER, Jean MARÈZE, Frédéric BOUTET, Alain LAUBREAUX, Jacques ROBERTI, Tom TOPPING, Maaie GUIRAL, André SALMON, etc...

VOILA CENT ANS

L'affaire du coup de pistolet

Le plus retentissant procès de l'année 1833 fut sans conteste « l'affaire du coup de pistolet ». Le 14 novembre 1832, Vidocq prévenait le Parquet qu'on était venu l'avertir d'un complot formé pour tuer le Roi, le 19 novembre suivant, pendant le trajet des Tuileries à la Chambre des Députés, où Louis-Philippe devait se rendre pour ouvrir la session.

De fait, ce matin-là, quand le roi eut traversé le Pont-Royal et fut arrivé à la hauteur du dernier réverbère, du côté de la rue du Bac, une détonation se fit entendre. Les gendarmes se précipitèrent aussitôt sur ce point; ils y trouvèrent le sergent de ville Petitdidier qui ramassait un pistolet de poche, dont le chien abattu prouvait qu'il venait de servir. A quelques mètres de là, on découvrit un second pistolet tout semblable, mais encore chargé.

Une demoiselle Boury déclara qu'elle se trouvait sur le Pont-Royal au moment où Louis-Philippe passait. Elle remarqua devant elle un homme qui tirait de la poche gauche de sa redingote un petit pistolet. Comme il levait le bras, elle le lui avait saisi avec ses deux mains et le coup était parti en l'air. Le coupable, sans attendre, s'était libéré et avait pris la fuite. D'autres témoins, la plupart officiers d'Etat, affirmèrent avoir entrevu le coupable: l'individu au revolver était un homme de cinq pieds six pouces, à la figure pâle et fort jeune, qui causait constamment à l'oreille d'un autre homme, lequel avait beaucoup de barbe sous le menton et sur les joues.

Vidocq exultait. Ah! si on l'avait écouté dès le début!

Le fameux policier se remit donc à la tâche et, bientôt, il trouva plusieurs témoins pour assurer qu'un nommé Bergeron — déjà dénoncé le 14 novembre — avait exhibé des pistolets au cours d'une réunion politique, distribué des cartouches et manifesté de fort redoutables inten-

Le coup que le chef de la Sûreté Vidocq avait monté aboutit à l'arrestation des deux innocents: Benoist et Bergeron (ci-contre).



tions contre la personne du Roi. Un épicier, ami de Vidocq, affirmait encore que, le matin de l'attentat, il avait reçu la visite de Bergeron, accompagné d'un certain docteur Benoist, et que Bergeron avait crié: — Il faut qu'il saute aujourd'hui!

On s'empressa donc d'arrêter Bergeron et Benoist. Or ce dernier avait une opulente barbe sous le menton et sur les joues. Déjà, divers journaux ne craignaient pas d'annoncer que tous les témoins appartenaient aux milieux policiers et que cette mystérieuse histoire avait été montée par la préfecture, pour permettre au Roi, devenu impopulaire, de reconquérir la fidélité et la confiance de ses sujets.

Le 11 mars 1833, au milieu d'une émotion considérable, le procès des deux accusés s'ouvrit devant les jurés de la Seine. Un journal écrivait: « Il faut en finir avec cette infâme comédie! S'il existe un coupable, c'est la police qui doit figurer sur les bancs des assises! » Bergeron et Benoist furent acquittés aux acclamations de la foule. Accusés de réicide, ils avaient échappé de justesse à l'échafaud... Qui donc avait tiré?... On l'a su depuis, car Vidocq, destitué de ses fonctions pour d'autres méfaits, ne tarda pas à se vanter — et c'était vrai! — d'avoir monté de toute pièce « l'affaire du coup de pistolet », pour se faire « bien voir du Roi »!...

LIRE DANS **MARIANNE** LE GRAND HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
LE CRIME DE LA St-SYLVESTRE
par CARLO RIM
TOUS LES MERCREDIS 16 pages illustrées 75c.
Abonnements (France et Colonies): Un an 32 fr. Six mois 18 fr.

DÉTECTIVE ADMINISTRATION REDACTION ABONNEMENTS
PARIS (VI^e) - 3, RUE DE GRENELLE - PARIS (VI^e)
TÉLÉPHONE: LITRÉ 62-71 DIRECTEUR FRANCE ET COLONIES 1 an 6 mois
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE: DÉTEC-PARIS MARIUS LARIQUE ÉTRANGER (TARIF A) 65,» 35,»
COMPTÉ CHÈQUE POSTAL: N° 1298-37 ÉTRANGER (TARIF B) 85,» 45,»
100,» 55,»
Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de "Déflective".



STANISLAS DEIBLER — père du bourreau actuel — fut un joyeux luron. Le patron d'un ancien bistrot de l'avenue de Versailles, qui l'a beaucoup connu, évoquait, pour moi, l'autre lundi, de pittoresques souvenirs.

— Le père d'Anatole Deibler fut, pendant treize années, mon plus fidèle client. Petit, claudicant, toujours vêtu d'une redingote râpée, coiffé d'un gibus plein de bosses, il arrivait chez moi, vers les six heures. Il retrouvait là trois plaisants camarades. Vantard comme pas un, Deibler proclamait, d'une voix zézayante, sa force au billard et son expérience à la manille. A la manille, surtout, il obtenait un gros succès; il y avait des gens qui venaient, depuis Charonne, pour le voir jouer et qui me demandaient comme une faveur insigne de s'asseoir à une table voisine... S'il était bon garçon, l'exécuteur n'était pas astucieux, et ses trois amis l'avaient belle d'amuser la galerie à ses dépens; tous trois mettaient un malin plaisir à entrer dans la couleur dont Deibler s'était défaussé.

« — Je coupe ! annonçait le bourreau. « Ce « je coupe » ! faisait passer sur l'auditoire un petit frisson ! Et cela se répétait cent fois par soirée, durant treize ans, sans qu'un seul instant Deibler trouvât suspecte la gaité de ses voisins. La partie terminée, en raison de sa myopie, il était incapable de totaliser ses points à distance, et il en réclamait l'annonce.

« — C'est vous qui tenez la tête ! s'esclaffait-on.

« Jamais il ne comprit l'allusion. C'était un jovial bourreau, et un bavard; au retour de ses sinistres déplacements, il nous contait par le menu l'agonie de ses clients. Il aimait

passionnément son métier et il en était fier. Il n'était pas comme le « Monsieur » de la maison d'en face !... »

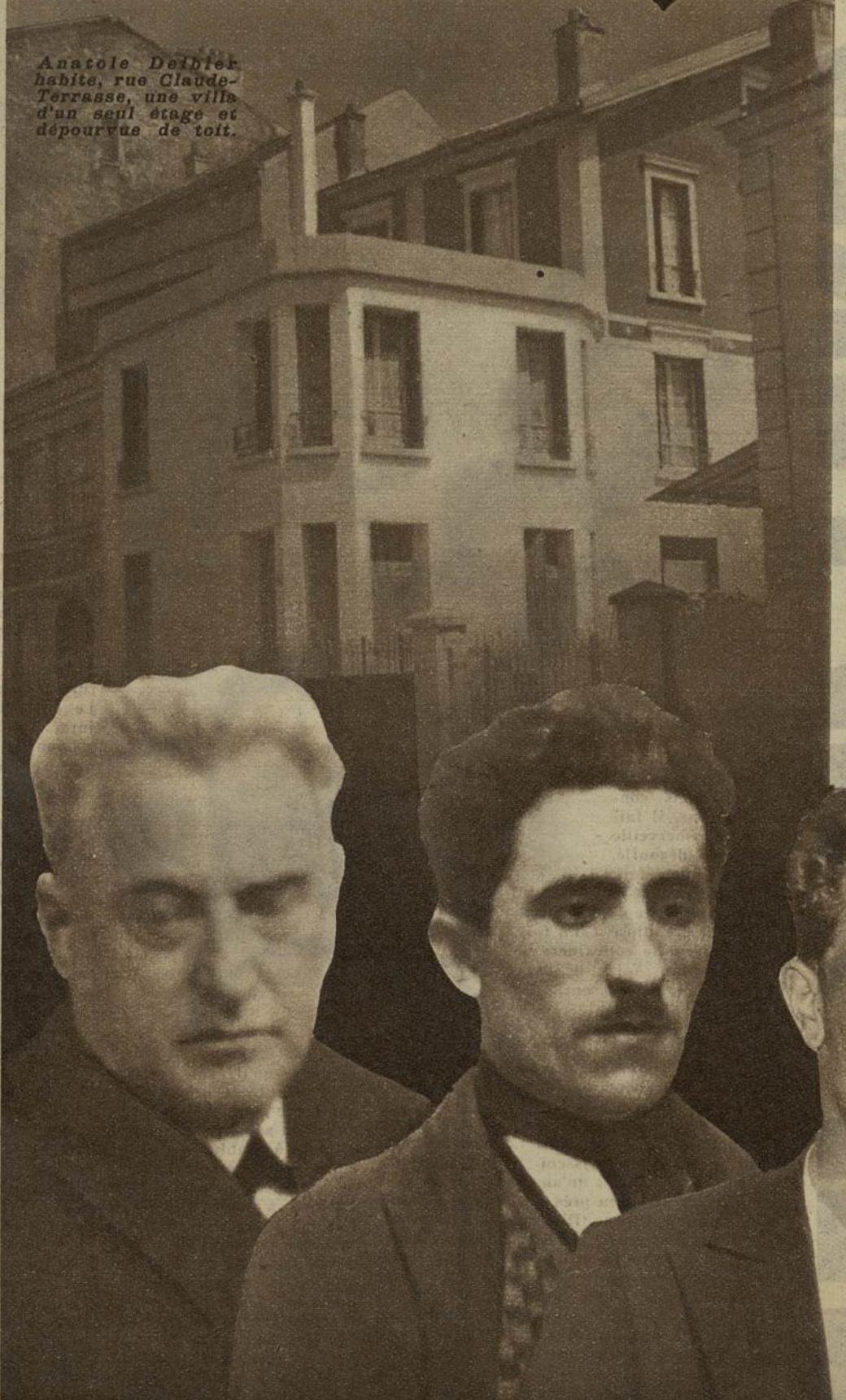
Ici, mon interlocuteur baissa le ton. Du doigt, à travers la vitre embuée de l'estaminet où nous nous tenions, il me désignait, dans la pénombre envahissante de ce soir de 1^{er} janvier, la curieuse villa située de l'autre côté de la rue. Toute en meulière, un seul étage, et pas de toit. Une maison que j'avais fixée tous le jour et dont la seule vue, maintenant, me donnait le cauchemar. C'était dans le quartier du Point-du-Jour... Un quartier tout indiqué pour la maison d'un bourreau. Je voyais, derrière les rideaux, aller et venir l'ombre inquiète d'Anatole Deibler. Il était seul, sans doute, avec sa femme et sa fille; il paraissait attendre quelqu'un.

— Voyez-le, anxieux, dans sa forteresse ! poursuivit mon cicerone. Ne comptez pas y entrer, il ne vous recevra jamais !

Je n'avais pas besoin de cet avis, car je savais bien qu'aucun journaliste ne pourra jamais entrer, ni par force, ni par ruse, dans la nouvelle villa que l'exécuteur s'est fait construire, 39, rue Claude-Terrasse, sous l'égide de l'auteur du folâtre *Sire de Vergy*. J'étais simplement venu, là, assister à distance au nouvel an du bourreau. J'avais vu, le matin, le farouche fonctionnaire sortir accompagné de son petit fox noir, et s'en aller tête basse, sans rien regarder, mains au dos, barbiche au vent. A pas lents, par le Cours-la-Reine, il était allé se recueillir dans le vieux cimetière de Boulogne où, sous un discret caveau de marbre rose, reposaient des êtres qui lui furent chers. Il se signa, à genoux; il arracha une herbe folle qui poussait contre la tombe et il s'en revint. Je surpris, au coin de son œil, une larme. Je le

LA TRÊVE DU BOURREAU

Anatole Deibler habite, rue Claude-Terrasse, une villa d'un seul étage et dépourvue de toit.



Enjoint d'aller décapiter Vacher (ci-dessus, à gauche), à Bourg, le 31 décembre 1898. Stanislas Deibler, respectueux de la trêve du Nouvel-An, démissionne.

laidai partir seul, et je relevai les inscriptions de la dalle funèbre :

ZOÉ-VICTORINE RASSENEUX
28 avril 1835-13 octobre 1896

— Sa mère, m'expliqua mon voisin. J'ai lu également sur la pierre :

ARISTIDE-HECTOR DEIBLER,
20 septembre 1899-10 octobre 1899.

— N'aurait-ce pas été...
— Son fils ? Oui. Les bourreaux sont comme les rois; ils rêvent d'avoir un fils pour en faire l'héritier de leur charge. Quelle immense joie ce fut pour Anatole d'avoir, à l'époque, un garçon de sa jeune femme, Rosalie Rogis. Mais, à la suite d'une toux bénigne du nouveau-né, un docteur ayant mal rédigé son ordonnance, le pharmacien composa, à la place du sirop attendu, une purge qui foudroya le bambin. La douleur du père fut effrayante. Il parcourait le quartier, en sanglotant comme un gosse. C'est peut-être un peu ce qui l'a rendu si morose !

Tandis que nous parlions, nous vîmes quatre hommes noirs sonner et entrer chez le bourreau qui, entre temps, avait fermé ses persiennes.

Malgré la nuit naissante, j'avais mis un nom sur ces visages qui se dissimulaient. C'était celui d'André Obrecht, « Monsieur André », l'aide qui tient la tête des suppliciés sur la cuve à sang; c'était celui de « Monsieur Henri » et de « Monsieur Georges », ceux qui les poussent sur la bascule; je reconnus enfin le visage de « Monsieur Maurice » celui qui les ligote et qui les tond. Ainsi, alors que, à travers le monde, le Jour de l'An rassemble les familles et fait éclore dans les foyers la joie et les chansons, le bourreau et les siens confondaient leur solitude. Les quatre valets venaient sans doute présenter leurs vœux à leur « patron », qui est également leur oncle, car ils sont deux fois unis par les liens du sang !

— Bonne et heureuse année, mon oncle !... Est-ce que, en prononçant cette phrase, l'image hallucinante de toutes les têtes livides qu'ils allaient avoir à jeter sous le coupe-ret, en 1934, ne venait point troubler leurs regards ? Est-ce que, tout de suite après leur avoir répondu, le « patron » n'allait pas leur demander de se tenir prêts à gagner Auch, où le russe Jouroucheff va expier, sans doute ces jours-ci, une longue série de crimes ? Est-ce que, en échangeant leurs vœux de prospérité, ils pouvaient oublier qu'il y avait, dans des geôles obscures, dix condamnés à mort, dont cinq ou six, au moins, ne verraient pas se terminer l'année ? Est-ce qu'ils songeaient à Sarret, le scientifique, à Egasse, l'assassin de Cochin, à Hochet, le parricide de Rennes, à Gueurie, le vampire d'Angers, à Torre, le bandit de Bastia ?

— Voyez-vous, reprit mon interlocuteur, cette existence tragique d'obsédés, ce sont eux-

Sarret, Gueurie, Egasse, Torre (ci-dessous, de gauche à droite), tous quatre promis aux terribles offices du bourreau.

mêmes qui se la créent. Stanislas, lui, considérait sa fonction comme une mission divine. Anatole et les siens, eux, se croient des parias, exclus de toute société civilisée; ils se terrent et ils ne se réunissent que pour se justifier. Ils se répètent que le juge qui condamne et le Président de la République qui rejette la grâce sont haïssables au même titre qu'eux. Ils se disent qu'ils exécutent la loi et qu'il est odieux de leur faire supporter la réprobation qui devrait logiquement rejallir sur le bras qui frappe. Ils n'hésitent même pas à prétendre, que vous, moi, chacun de nous, parce que nous sommes les électeurs de ceux qui votent la loi, nous devons supporter une part de cette réprobation. Stanislas, lui, ne s'embarassait pas de ces scrupules; il ne transformait pas sa demeure en maison maudite des bourreaux de jadis, comme celle des Samson, à Provins, où la justice reléguait, par ordre, hors de la ville, tels des lépreux, l'exécuteur et sa famille. Stanislas, les jours de Nouvel An, à cette heure-ci, était dans mon bistrot, causant haut, offrant des tournées. Une seule fois, il n'est pas venu. C'était en 1894. La veille, avait été exécuté, à Chalon, un certain Mazué, assassin de plusieurs bûcherons. Stanislas était parti de mauvaise grâce, en prétendant que c'était la première fois qu'on le forçait à « jouer un guignol » pendant la trêve des confiseurs et que cela allait lui porter malheur. De fait, là-bas, en revenant du cimetière, il se foula la cheville sur le verglas et dut se faire hospitaliser pendant quinze jours. De retour, il jura bien de ne plus jamais rompre la trêve, quitte à démissionner. Or, le 27 décembre 1898, on lui enjoignit d'aller décapiter Vacher, le sinistre tueur de bergers. Sa réponse fut une lettre de démission.

« — Comme ça, soupira-t-il, le « petit » ira à ma place !

« Le 28, appelé au Ministère de la Justice, il s'y rendit, le sourire aux lèvres. Il revint l'oreille basse. On lui avait fait comprendre que, s'il refusait d'aller à Bourg, au lieu de son fils Anatole ce serait son premier aide, Berger, qui lui succéderait. Gros émoi. Mais, Stanislas trouva une solution mixte : il décida de partir et de faire lâcher le défilé par le « petit ». Et, une partie de la nuit, à la lueur d'un mauvais quinquet, dans le sinistre hangar de la rue de la Folie-Regnault, où était alors remise la guillotine, Anatole répéta son rôle en passant des bottes de paille dans la lunette !

« De retour à Paris, le 1^{er} janvier 1899, Anatole trouva une copie de son décret de nomination. Voilà trente-cinq ans de cela ! Il a aujourd'hui soixante-dix ans bien sonnés et il continue à remplir sa sinistre fonction. La trêve rompue lui a été favorable !

« Il l'a rompue bien d'autres fois, depuis cette date : en 1914, ce fut pour Monvoisin, à Dunkerque; en 1916 et en 1920, pour Roose et Carré, à Paris; en 1921, pour Fursat, à Bourg; enfin, l'an passé, ce fut pour Gauchet, le lendemain de Noël... Anatole doit surtout se remémorer, aujourd'hui, ce Premier Janvier 1915, qu'il passa, bien malgré lui, en Corse, lorsqu'il alla exécuter le bandit Thomasini, à Bastia. La Méditerranée était alors sillonnée de sous-marins allemands et le capitaine du transport « Pélion », qui devait le ramener en France avec ses « bois », refusa de l'embarquer, en déclarant que, avec un tel passager, on était bien sûr d'aller au fond avant d'arriver à Marseille. Deibler ne put rentrer à Paris que le 16 janvier; il n'avait pas pu prévenir sa femme et celle-ci, affolée, avait passé près de deux semaines à l'attendre sur les quais de la gare de Lyon.

Je m'approchai de la maison d'en face; je suspendis un instant le pas, derrière les stores clos, et j'entendis des verres se choquer. Deibler et ses aides étaient là, trinquant, buvant, riant peut-être pour la seule fois de l'année...

A eux cinq, ils me semblaient former le club des derniers hommes rouges. Jadis, quand le bourreau opérait par l'épée, il était encore un soldat. Quand on remplaça l'épée par la hache, il était déjà moins noble, mais il apparaissait pourtant à la foule timorée comme le glaive vivant de la justice. Il n'est plus aujourd'hui qu'un fonctionnaire assez falot. Demain, peut-être, lorsqu'on asphyxiera les assassins dans les prisons, il ne sera plus qu'un être chimiste. Avec le progrès, la fonction de bourreau se transforme, se tempère, et s'estompe. Jusqu'au jour où elle n'inquiétera, où elle n'intéressera plus personne.

F. DUPIN.



C'était un « caïd » dans son quartier. Cinq fois bénéficiaire d'un non-lieu, il avait été enfin reconnu coupable de meurtre.

LES MYSTÈRES DU MONDE

II. (1) — LE MAÎTRE DE LA « BELLE »

IL ÉTAIT la dernière audience d'un procès d'assises. Non pas un procès opéra, mais un procès mélodrame, si j'ose dire. Il n'y avait, parmi le public, ni femmes du monde éternelles, ni vedettes de cinéma, ni, dans le prétoire, jeunes snobs déguisés, avec la complaisance de tous, en stagiaires. Aucune femme de luxe n'avait tué son amant par la grâce cruelle d'un petit revolver à crosse de nacre. Non ; c'était un bon vieux drame du « milieu », sans littérature, sordide et pur. Fifi-le-Niçois avait tué à coups de revolver, place Blanche, le petit Fredo pour une histoire assez obscure de tricherie à la passe anglaise.

Fifi était ce que les uns appellent un « rigolo » et un « sévère », selon que l'on veut ou non mettre de l'humour dans son signalement. Il était épais des épaules et étroit du bas ; ses pieds de fille dans les souliers vernis et serpent semblaient avoir peine à soutenir son corps de brute. Il avait le poil noir et devait se raser deux fois par jour. Au moral, le jugement primitif et droit, l'imagination lente même, le réflexe de colère et de mort prompt. Rusé avec cela. Fiché, connu sous tous les angles par l'anthropométrie, il avait, jusqu'ici, réussi à passer au travers de toutes les embuscades que lui

tendaient régulièrement la police et les indica-

se voir infliger dix ans, vingt ans de bagnes revient au même. De toute façon, on ne revient pas de la Guyane, qui est une Cîrêe jalouse et parfaitement organisée pour garder ses captifs.

Fifi était donc depuis longtemps sûr de son sort. Aussi bien, les débats n'avaient-ils pas soulevé d'émotion. Il n'y avait dans la salle que des gens du « milieu » : les hommes tout au fond, les uns la casquette à la main, les autres gantés de pécaris, des brillants aux doigts, et deux douzaines de traîneuses de trottoir aux premiers rangs avec leur maquillage de jour, toujours mal fait. Un grand avocat, ami de la pègre romantique, avait fait avec virtuosité une plaidoirie désabusée. Le jury avait répondu oui, oui et une fois non, ce qui était attendu. La Cour s'était retirée pour délibérer et, l'audience suspendue, le prétoire devenu libre, on pouvait s'approcher parmi les allées et venues des avocats et des huissiers du box où Fifi attendait entre ses deux gardes républicains, avec son veston noir et son petit nœud papillon à pois blancs, correct comme un clerc de notaire mangeur de la grenouille.

J'étais venu avec un de ses amis, vieille connaissance des nuits grises et légères de Montmartre, le gros Bob. Nous nous glissâmes jusqu'au box pour lui serrer la main. Ce n'était pas dans les usages de le reconforter. D'ailleurs, la condamnation étant assurée depuis longtemps, toute parole était vaine.

Un avocat, que je connaissais, m'interpella, et je me retournai vers lui. A ce moment, je sentis le gros Bob se pencher un peu plus vers Fifi. Instinctivement, j'écoutai, négligeant ce que me disait l'avocat.

— Ça va, disait Bob. L'affaire est déjà cuite, parée. Tu ne resteras pas huit jours là-bas. On te fera filer de Saint-Laurent-du-Maroni avant même que tu aies été « distribué » dans un des pénitenciers. L'argent est déjà parti

teurs. Papelard, bon enfant avec les inspecteurs qu'il connaissait tous, il faisait à merveille l'ahuri, le dégonflé, quand on l'arrêtait. Par contre, devant le « barbu », le juge d'instruction, il devenait grandiose. Cinq fois, la Sûreté crut le convaincre de meurtre. Cinq fois, le juge d'instruction lui consentit un non-lieu.

C'était un « caïd » dans son quartier. Cette fois-là, il s'était laissé prendre. Vingt témoins, presque un flagrant délit. Beau joueur, il avait abandonné la partie au cours de l'enquête, et avoué.

Il y a une sorte de tarif pour les règlements de compte du « milieu ». La Cour et les jurés savent qu'ils ne réussissent jamais à établir exactement les faits et qu'au fond les meurtriers sont légalement à peu près toujours à la limite de la légitime défense. D'autre part, la morale et l'ordre bourgeois ne doivent pas laisser échapper l'occasion de se débarrasser de ces mauvais garçons. Le tarif, pour quatre balles de revolver dans le ventre d'un copain, dans les neuvième et dix-huitième arrondissements, est donc de dix ans de travaux forcés. Dix ans, c'est d'ailleurs un charmant euphémisme. Car

je n'étais pas à avouer au gros Bob que j'avais entendu ce qu'il avait confié à Fifi.

— Il faut que je te dise, une fois pour toutes, que notre petite équipe de *Détective* possède une situation assez exceptionnelle. Le principe a été difficile à établir, mais, maintenant, c'est une chose connue et officielle. Ce qui est relaté par des policiers ou par des gens du « milieu » à Larique, à Montarron, à Danjou, à Hervier, à Car ou à moi, est confié à un tombeau. Des histoires qui nous sont rapportées d'un côté ou de l'autre de la barricade, nous ne reproduisons que celles qui ne peuvent gêner personne, ou nous les démarquons, de façon à les rendre inoffensives pour leurs héros, sans leur enlever leur saveur.

« Si nous avions fait une seule infraction à cette discipline, il y a longtemps qu'il serait arrivé malheur à l'un ou à plusieurs d'entre

(1) Voir « *Détective* », n° 269.

nous et que *Détective* n'aurait plus de renseignements exceptionnels. »

Donc, le gros Bob ne fit aucune difficulté pour me dire :

— C'est vrai. Tout est déjà préparé pour faire évader Fifi de la Guyane. Ceux qui l'attendent là-bas ne le connaissent même pas. Mais dès que le *La Martinière* l'y aura déposé, dans quelques mois, il sera poussé vers la sortie, sans avoir à s'occuper de rien.

— C'est donc si facile ?

— Avec de l'argent, on arrive à tout ce que l'on veut. Donne-moi un yacht et je ramène cinquante forçats par voyage. C'est une affaire d'organisation. Tous ne peuvent pas en profiter. Mais tu sais bien que les grosses bourses du « milieu » forment une sorte de syndicat secret. Quand ce syndicat s'intéresse à un petit gars qui a eu des malheurs, il est sauvé.

Je fis encore parler un bout de temps le gros Bob. Et le ré-

sultat fut que, quelques jours après, je partais pour Londres avec une adresse dans ma poche.

M. Ludo habitait une maison noire, mais confortable, dans le West-End. Une plaque de cuivre était fixée à sa porte, qui portait en lettres noires : « M. Ludo, coléoptères ».

C'est un vieux monsieur qui a gardé un teint rose, un visage franc qu'adoucisent encore des cheveux gris. Il a une femme opulente, mais encore charmante, et une fille blonde et trépidante qui fait partie de l'équipe d'aviron de son collège et flirte le dimanche, sur la Tamise, avec les jeunes gens d'Oxford.

Effectivement, M. Ludo tient commerce de papillons. Ils sont rangés par milliers dans des casiers et des vitrines, chacun prisonnier et raidi dans une enveloppe de papier transparent.

M. Ludo est Français. Il a eu autrefois, il y a trente ans, quelques démêlés avec la police de son pays. Il a traversé la Manche ; il s'est marié à la fille d'un pasteur qui était également girl dans un music-hall, et Scotland-Yard n'a jamais eu à s'occuper de lui. Les commerçants de son quartier l'appellent « sir ». Mais tous les mauvais garçons du monde, de Buenos-Aires à la Porte Saint-Martin, l'appellent, avec plus de respect encore : « Le maître de la Belle ».

Comme je portais une lettre d'introduction du gros Bob, il m'offrit le potage familial. Pendant le dîner, il ne fut question que de la politique et du prix de la vie. Betty, la fille, pleura un peu parce qu'elle voulait aller passer les vacances à Plymouth avec des amis. Ses parents, craignant un flirt trop poussé, l'en voulaient empêcher. Je m'interposai avec galanterie en sa faveur. Ce fut, enfin, cordial et charmant.

Les liqueurs dégustées, les deux femmes, après s'être excusées avec vivacité, partirent pour le cinéma, où nous avions mollement promis, M. Ludo et moi, d'aller les chercher à minuit.

La collection de papillons me fut expliquée pièce par pièce. A la fin, je dis :

— Vous devez éprouver les plus grandes difficultés pour trouver ces espèces rares. Je viens

de passer plusieurs mois en Amérique du Sud. Je connais plusieurs chasseurs métis ou caoutchoutiers de la forêt qui pourraient vous être utiles. Voulez-vous que je vous mette en rapport avec eux ?

M. Ludo me regarda malicieusement.

— Merci. Mais j'ai la plus extraordinaire équipe de chercheurs qu'on puisse réunir. Et, à la vérité, personne au monde que moi n'aurait pu la réunir. Ils sont plusieurs centaines qui vivent dans les bois ou au bord des fleuves, du Mexique à l'Argentine, sur l'Amazone, l'Orénoque, le Rio Negro, des Andes à l'Atlantique. Ils m'envoient régulièrement des boîtes pleines de papillons. Et, le comble, c'est que je ne les paie pas.

Je le fixai quelques secondes et, brusquement, je compris. Cette armée de domestiques sûrs, désintéressés, admirablement répartis dans la brousse équatoriale, c'était l'armée des évadés de la Guyane, l'armée des obligés du « maître de la Belle ».

Organisé depuis des années avec patience et méthode, il pouvait, avec des complices éprouvés établis à Cayenne, faire évader du bagne ceux qui lui plaisaient ou que les tribunaux d'honneur du « milieu » lui avaient désignés.

On sait qu'à peu près aucun des forçats évadés ne quitte le nouveau continent. L'Europe leur serait fatale. C'est d'ailleurs ce qui explique en partie l'indifférence de l'administration pénitentiaire devant le scandale des évasions. Elle n'a plus à les nourrir et la métropole en est tout de même débarrassée.

Et ainsi, établis menuisiers à Caracas, patrons d'auberges au Mexique, traitants au Chili, caoutchoutiers au Brésil, chercheurs d'or sur le Rio Negro, les anciennes terreurs de Montmartre, fidèles aux règles du « milieu », savaient qu'ils n'avaient qu'une façon de manifester leur reconnaissance à l'ami mystérieux, lointain et inconnu qui leur avait rendu la liberté, la Belle : lui envoyer des papillons.

Aussi les affaires de la boutique du West-End allaient-elles rondement et miss Betty épouserait peut-être un jeune midship de la marine de Sa Majesté.

Je restai quelques jours à Londres, et M. Ludo, que je revis souvent, me raconta bien d'autres histoires pleines de sève qui n'ont pas leur place ici. Sauf celle-ci :

Il m'avait emmené, un après-midi, au musée d'ethnographie qui, à Londres, est une annexe du célèbre British Museum. Il voulait me montrer certains vases funéraires indiens qui étaient, à la vérité, des merveilles. Comme nous sortions, M. Ludo salua avec respect un vieillard de grande allure, lequel, aussitôt, s'avança vers nous et serra la main de M. Ludo, qui me présenta avec quelque emphase.

— Sir Robert W..., le célèbre savant naturaliste.

Après m'avoir donné un « very glad » distrahit, le savant se retourna avec passion vers M. Ludo.

— J'allais vous envoyer un mot. Il faudrait que vous me procuriez à tout prix un... (ici le nom très compliqué d'un papillon). Je me suis adressé un peu partout en vain. Il ne vit qu'au cœur du Matto Grosso, aux sources du San Manuel. Aucun blanc ne séjourne dans ces forêts. Voyez-vous une possibilité ? Nous

paierons, la société paiera ce qu'il faudra. M. Ludo réfléchissait, le nez en l'air. Puis il dit lentement :

— Je crois que je pourrai vous avoir ça. Je vais écrire.

Et, comme pour lui-même, il répétait :

— Nino-le-Casseur, Nino-le-Casseur.

— Vous avez quelqu'un dans cette région, insistait Sir Robert, un spécialiste ?

M. Ludo abaissa vers lui un regard candide :

— Oh ! oui, un spécialiste !

■ ■ ■

J'ai raconté cette dernière petite anecdote non pour elle-même, car elle n'a pas de relief, mais pour ce qui suit.

Quelques mois après, je me trouvais précisément dans la forêt brésilienne, sur l'Amazone, et, plus exactement, de passage dans une ville qui s'appelle Santarem, sur les bords du fleuve-mer. J'étais, un soir, dans un cabaret où l'on jouait à la roulette, où l'on buvait, où l'on pouvait aimer ou s'assassiner dans une salle de cinq mètres sur huit.

Je parlais portugais avec un accent si caractéristique que, brusquement, un homme se glissa sans un mot sur le tabouret voisin du mien.

Je le regardai.

— Vous êtes Français, naturellement ? me dit-il. Moi aussi. Vous êtes sur le yacht qui est arrivé ce matin ?

— Oui. Pourquoi ?

— Je suis ici depuis cinq ans. Enfin, plus bas, dans la forêt. Je m'ennuie à crever. Je voudrais remonter jusqu'à la côte. Pouvez-vous me faire engager à votre bord ? Je sais tout faire sans salaire. Seulement pour le passage jusqu'à Belem.

— Qu'est-ce que vous faisiez dans la forêt ?

— Rien. J'ai essayé le caoutchouc, les diamants. Il n'y a plus rien à faire par là.

Je le fixai. Il avait un air de bête battue et sauvage qui ne pouvait tromper.

— Tu sors de la Guyane ? Comment t'appelles-tu ?

Sa réponse satisfaisait les deux questions.

— Nino. Nino-le-Casseur.

Le nom était trop caractéristique pour qu'il me fût sorti de la mémoire. Je pensai à M. Ludo et au papillon de Sir Robert.

Je négligeai de lui parler du « maître de la Belle » et de lui demander si, avant de quitter la forêt, il avait réussi à combler le désir du noble savant anglais.

— Je ne peux rien pour toi, pour le moment. Je ne rentre pas à Paris, mais, au contraire, je fonce vers l'intérieur. Je repasserai dans trois ou quatre mois. Si tu peux attendre ici, je te promets de te faire embarquer jusqu'à Belem.

Il se leva ; la dernière lumière de son visage disparut.

— Quatre mois ! C'est long, quatre mois sans manger, dit-il.

Je lui donnai un peu d'argent, qu'il prit sans sourire, épuisé de déception.

Je faillis lui dire :

— Ton M. Ludo est peut-être en train de vendre vingt ou trente mille francs le papillon introuvable que tu lui as trouvé.

Mais il ne faut jamais se mêler des histoires du « milieu », et M. Ludo était, malgré tout, le sorcier de la liberté.

Quatre mois après, j'étais fidèle au rendez-vous et je demandai Nino-le-Casseur au même cabaret. On répondit qu'il avait disparu.

Paul BRINGUIER.

(A suivre.)



M. Benon, chargé de cette délicate enquête.



Benjamin Bercovici joue le rôle de chef de bande.



L'élégante et blonde Marjorie Tilley repart pour la Petite-Roquette.

Trois cents inspecteurs arpentaient depuis trois mois les rues de la capitale. Ils opéraient ce qu'on appelle des filatures. Et dans son bureau, aux Renseignements généraux, M. Perrier se frottait les mains de contentement en murmurant : — Tout va bien !... tout va bien !... Quelle belle affaire !...

C'est au mois de mars que des soupçons étaient nés soudain aux Renseignements généraux. Un Roumain, du nom de Markovie, menait une existence étrange, recevait de nombreuses visites et touchait de nombreux chèques tout en ne faisant aucun métier, aucun commerce. Il y avait là quelque chose de louche. On suivit le Roumain, dans la rue, au théâtre, au cinéma, dans les brasseries, au théâtre, au cinéma, dans les brasseries de Montparnasse, ou surveillant, dans la fraîcheur du soir, des fenêtres qui tardaient à s'éteindre.

Un matin, un garçon d'hôtel, qui fournissait des renseignements aux policiers, murmura à l'oreille de l'un d'eux : — Ils ont fait leurs malles, cette nuit !... Faire ses malles, cela veut dire que l'on va partir. La bande allait s'égailler aux quatre coins de la terre, emportant peut-être dans ces fameuses malles que l'on venait de remplir des documents secrets, des plans mystérieux.

Le policier courut prévenir les Renseignements généraux. M. Perrier téléphona immédiatement à M. Pressard, procureur de la République, qui désigna M. Benon, juge d'instruction, pour ouvrir une information, déléguant sur le bouton et la machine judiciaire se mettait en marche.

On alerta M. Badin, commissaire à la Police Judiciaire, et M. Gianviti, commissaire aux Renseignements généraux. Avec leurs inspecteurs, ils doivent procéder aux arrestations. Et cela, sans délai. Le temps presse. Une agitation inaccoutumée règne dans les bureaux de la P. J. et dans ceux de la rue des Saussaies.

Quelques heures plus tard, l'affaire éclate avec un bruit de bombe. A la même minute, dans différents quartiers de Paris, cinq espions sont arrêtés. Et, sur les petits carnets, on raye des noms.

Benjamin Bercovici, commerçant, et sa femme Clara Bhana, artiste-peintre, 9, rue Saint-Beuve; Robert Switz, aviateur, et son épouse, la blonde et élégante Marjorie Tilley, 18, rue d'Antin; Narandisch Douchan, journaliste serbe, 1 bis, rue de Navarre, furent emmenés dans des commissariats différents.

Puis il y eut une seconde expédition. M. le juge d'instruction Benon avait signé deux autres mandats d'arrêt contre Moïse Salman et sa femme Chana Sachwald, tous deux étudiants en médecine et qui demeuraient dans un hôtel, sis 13, boulevard de Charonne. Les deux jeunes gens étaient chez eux lorsque M. Badin, commissaire, frappa à leur porte. En apprenant qu'on venait pour les arrêter, Salman éclata de rire.

Mais ces sept arrestations n'étaient pas suffisantes pour la beauté de l'affaire. Les espions, qui se morfondaient dans différents postes de police de la capitale, n'avaient pas de personnalité très marquante. Et, pour que le drame fût complet, il y manquait une histoire d'amour et l'héroïne : une « vamp ».

Alors, d'un geste énergique, M. Benon signa trois nouveaux mandats d'arrêt. Le public était satisfait. Il avait tous les personnages du sketch. La « vamp » se nommait Lydia Stahl. Elle habitait 18, rue du Val-de-Grâce. Elle était mystérieuse et souhaitait les nombreux écrits en langue bizarre — que l'on découvrit ensuite que c'était du chinois — que l'on découvrit chez elle ne faisaient que renforcer cette impression.

L'homme — qui — par — amour — avait — trahi — (quel beau rôle!), c'était le professeur Louis-Pierre-Nicolas Martin qui, en plus de sa profession de pédagogue, était également fonction-

naire au Ministère de la Marine, où il déchiffrait les documents secrets. Le professeur est un homme sensible; quand il apprit le motif de la visite du commissaire, il s'évanouit.

Enfin, la troisième personne arrêtée apportait à l'affaire une note nouvelle. Parmi la masse des comparses, c'était un nouveau rôle : celui de l'espionne par dilettantisme. Jeune fille intoxiquée de romans à bon marché, Mlle Mermet avait fabriqué des postes de T. S. F. et faisait de la photographie. Drôle d'occupation pour une institutrice qui avait brillamment soutenu une thèse en Sorbonne et qui était également estimée par son directeur, M. Pignochet, par ses élèves et par sa concierge, Mme Vasseur !

On tenait les coupables. Mais quelles preuves avait-on qu'ils trahissaient le pays ? Quels témoignages, quels indices avait-on pu recueillir contre eux ?

On avait fait de multiples perquisitions dans les appartements des inculpés. On a fait ouvrir leurs coffres en banque. Tout ce qui s'y trouvait, papiers, correspondance, livres, effets personnels furent saisis. Marjorie Tilley, avec un sourire d'ironie, demanda au juge de saisir son linge sale et un dictionnaire Larousse qui traînait au fond d'un tiroir.

Pendant que nous y sommes ! dit-elle simplement. C'est sur Robert Switz et Louis Martin que pèsent les charges les plus fortes. Quand les inspecteurs perquisitionnèrent chez l'aviateur américain, ils découvrirent trois papiers provenant de dossiers confidentiels du ministère de la Guerre.

Je proteste, déclara Switz... J'ignore d'où proviennent ces papiers. Votre perquisition me fait l'effet d'un scénario trop bien réglé. Pour le professeur Martin, on découvrit trois dossiers posés sur sa table de travail. Qui d'étonnant puisqu'il était chargé, par le Ministère de la Marine, de la traduction des pièces secrètes !... « Oui, répond-on, mais ce sont des dossiers anciens !... »

Contre les autres, rien, sinon leurs relations d'amitiés avec les trois inculpés. C'est par Marjorie Tilley que Mme Salinan a fait connaissance de Mlle Mermet et de Mme Davchan. Quant à Lydia Stahl, n'était-elle pas la maîtresse du professeur Martin ?

Ici, l'histoire devient comique, car la « vamp » dont on veut faire l'héroïne de ce scénario poétique est une quadragénaire au visage ingrat. Il y a dix ans qu'elle connaissait le fonctionnaire du Ministère de la Marine; dix ans qu'elle entretenait avec lui les relations les plus suivies. Cependant, voulant garder chacun sa liberté d'allure, les deux amants avaient décidé de vivre séparément. Quoi ! c'était ça, le roman d'amour de l'espionne et de l'homme intègre... cette vie de deux êtres qui ne sont plus jeunes, qui se fréquentent depuis dix ans et consacrent des heures régulières à leur amour atténué !... Où voyait-on la grande flambée de passion, dévastatrice d'un honneur et d'une honnêteté !...

Lydia Stahl, polyglotte distinguée, s'intéressait surtout aux dialectes du Céléste Empire. On en tire aujourd'hui une charge contre elle. Tous les inculpés avaient de cet argent ne peut leur reprocher. L'origine de cet argent n'est qu'être louche et si Louis Martin était un honnête homme, il n'aurait pas cent trente mille francs d'économie. Si Chana Bhana avait eu la conscience tranquille, elle n'aurait pas cousu douze mille francs dans son jupon.

Mais Louis Martin, qui gagnait cinquante mille francs par an, menait une existence peu dispendieuse. Chana Bhana avait conservé les habitudes prises dans le ghetto roumain et suivi ce conseil de son pays, qu'il n'y a pas de meilleur coffre-fort que soi-même.

Mlle Mermet avait construit un appareil émetteur de T. S. F. Elle faisait aussi de la photographie. Mais jamais elle ne s'était servi du poste de radio !... Aucune preuve... aucune certitude... Et les enquêteurs se trouvent embarrassés. L'aventure, au départ, paraissait magnifique. Elle se réduit peu à peu. Elle se dégonfle comme un ballon de baudruche.

M. Torrès et M. Klotz s'activent à démontrer au juge d'instruction que son imagination l'a emporté trop loin; sur des données imprécises, on a bâti une affaire importante qui pêche peut-être par trop de fantaisie. Les deux avocats s'efforcent aussi de faire remettre en liberté ceux contre lesquels il n'existe aucune charge sérieuse.

Quant au public, alléché par les débuts si dynamiques de l'enquête, il regrettera peut-être que cette affaire d'espionnage ne soit qu'une « belle histoire »... Luc DORNAIN.



Cernée par les journalistes et les photographes, Marjorie Tilley réussit à monter dans la voiture de la P. J.



Un garçon d'hôtel descend les nombreuses « pièces à conviction » saisies au cours d'une perquisition.



Le Parquet tient conseil sur le palier de l'hôtel de la rue d'Antin où habitait Switz.

ESPIONS D'OPÉRETTE



C'est à Lydia Stahl que l'on a attribué le premier rôle de « vamp ».

Mlle Mermet, jeune institutrice, active et intelligente est aimée de tous.



Aux fenêtres du vieux Marseille, les linges multicolores — pavillons de crasse — claquaient au souffle du mistral, comme les drapeaux d'un Quatorze Juillet perpétuel.



Enarrétant, au début de la traversée, ce jeune passager clandestin épris d'aventures, l'officier du bord lui avait peut-être épargné la terrible agonie des emmurés vivants à bord des paquebots.

IX.⁽¹⁾ PASSAGERS POUR L'AU-DELA

VENU à Marseille pour y chercher les éléments d'un avant-procès sur l'affaire Sarret, j'ai profité de mes loisirs pour vivre, quelques heures, dans l'atmosphère des vieux quartiers de la cité phocéenne.

Rue Portia... Rue de la Poissonnerie... Rue de la Caisserie... Rue Jean-Galland... Rues étroites... rues ombrées, aux pavés inégaux et glissants... rues toujours en fête, pavoisées, comme pour un Quatorze Juillet perpétuel, de linges multicolores — pavillons de crasse — qui battent au souffle du mistral... Rues grouillantes, évoquant déjà la richesse des souks d'Orient.

Chaque porte, chaque boutique, laisse déborder sur le trottoir des richesses de melons d'eau, oblongs comme des ballons de rugby, des festons de piments rouges et des tresses d'oignons dorés. Sur des planches, posées à ras du trottoir, des sèches et des poulpes étalent mollement leurs chairs flasques et livides, tandis que, dans des paniers de jonc, les poissons ouvrent un œil parmi la nacre de leurs écailles.

Les maisons semblent d'immenses vaisseaux de misère. Elles dominent le port. Elles dominent la ville, face à Notre-Dame de la Garde, au pied de laquelle semblent dormir barques, cargos, yachts et remorqueurs.

Soudain, je me sens frappé à l'épaule. Qui me connaît, ici, dans cette foule bruyante ? Je me retourne.

Cet homme à large carrure... au rire tonitruant. Cette silhouette trapue, blonde, qui se dissimule derrière son compagnon ?... Milo-le-Florentin, Dédé-Mannekenpiss!... C'est bien le hasard, en effet, qui, sur les bords méditerranéens, me remet en présence de deux complices de Jérémie-le-Fripier.

Un quart d'heure plus tard, nous nous trouvons attablés dans l'un de ces petits bars, tout en fraîcheur, qui bordent le haut de la place de Lenche. Les immenses platanes — encore verdoyants malgré l'automne — jettent sur nous leur ombre légère. Le « pastis » transforme nos verres en opales énormes.

Que de choses mes deux compagnons doivent-ils avoir à me raconter. Nous parlons à bâtons rompus. Je les interroge.

— Jérémie-le-Fripier ?
— Toujours au Havre... Bien terne, maintenant, la vie du Havre... La rue des Galions... Le quartier Saint-François : un désert. Et puis, il n'y a plus de bouteilleurs. Le métier n'existe plus.

— Mais vous-mêmes, que faites-vous ?
— Nous avons trouvé un emploi de mécaniciens à bord d'un courrier pour l'Algérie.
— Contents ?
— Mon dieu ! Il ne faut pas se plaindre. Il y a aussi les petits côtés du métier.

Je me penchais vers eux, le visage exprimant la surprise.

— Les petits côtés du métier ?
— Oui... Il y a des gens qui veulent passer la Méditerranée. Pour des raisons diverses — parce qu'ils sont recherchés par la police, parce qu'ils n'ont pas suffisamment d'argent ou qu'il leur est interdit de s'embarquer — des « voyageurs » ont recours à nous.

Je devinai. Un autre trafic de la pègre des mers se révélait à moi. Celui des passagers clandestins.

— Hé oui ! confirma mon compagnon en riant. Les passagers clandestins... Il faut bien les aider, les pauvres diables, moyennant finances, cela va sans dire !

Mais, pour celui qui demande d'être caché

dans un coin secret du navire, la traversée n'est pas souvent sans danger.

Bien des passagers, embarqués vivants, avec l'espoir d'arriver au but de leur voyage, sont partis pour l'au-delà, un pays d'où l'on ne revient pas.

Que de fois les navires furent d'atroces tombeaux où des hommes, débordant de vie, désireux de liberté, moururent après d'horribles agonies !

— Je me souviens, dit Milo-le-Florentin...

Des heures et des heures, il parla, évoquant pour moi les drames connus ou ignorés qui se déroulèrent dans le mystère des paquebots.

Elle avait dix-huit ans, des joues rondes de Bretonne. Venue de Lorient, Armande Le Goualec avait débuté dans la prostitution, sur le boulevard de Clichy. Elle était naïve, enjouée.

Un soir, un étranger l'aborda. Il lui plut. De bar en bar, la nuit traîna. Au petit jour, le couple échoua dans un hôtel de la rue Dancourt.

— Veux-tu partir pour Buenos-Aires ? proposa l'amant de passage. Là-bas, tu gagneras une fortune. Va te présenter de ma part à mon ami Arthur, à Bordeaux. Il trouvera le moyen de te faire embarquer et débarquer sans avoir à payer ton passage. Tu lui donneras une petite somme pour sa peine et pour les frais de nourriture...

Partir... La petite prostituée y rêva de longs jours. Elle fit des économies, vendit tout ce qu'elle put vendre pour réunir quelque argent. Partir...

A Bordeaux, elle trouva Arthur. Il la fit embarquer à bord du *Lutelia* et la cacha dans un étroit débarras, sans air et sans lumière, dissimulé dans un recoin de la lingerie de l'équipage.

— Cette cachette est provisoire, lui déclara-t-il. Ce soir, dès que le paquebot sera en haute mer, nous te chercherons un endroit plus confortable.

Dressée dans son étroit cercueil, Armande attendit de longues heures. Le paquebot tressaillit. Elle entendit le ronronnement des moteurs. Elle comprit que le bateau se mettait en marche.

Puis elle sentit qu'on était en haute mer. Le steamer roulait, languait. Dans sa prison exigüe, la chaleur devenait intolérable pour la Bretonne. Le mal de mer, l'angoisse, la fatigue lui donnaient des sueurs et des nausées.

La nuit était venue lorsque le garçon de la lingerie vint la retrouver. Il entrouvrit la porte. Armande Le Goualec poussa un soupir de délivrance. Mais son compagnon l'empêcha de sortir de son débarras. Il avait perdu son air aimable. Il parlait d'une voix rude.

— Impossible de te cacher ailleurs. Je pensais te dissimuler dans un canot de sauvetage. Mais on vient d'y découvrir déjà un clandestin. Des rondes sont opérées dans le navire. Il faut rester là...

La nuit se passa. Armande Le Goualec se sentit devenir folle. Elle pouvait à peine s'accroupir dans ce placard étroit. Elle sentit que cette cachette allait devenir son tombeau.

Qu'importait maintenant Buenos-Aires, la fortune, l'existence dorée des femmes aux « casitas » de luxe !... Elle voulait vivre. De l'air, de la lumière...

De ses poings frêles, elle martela la porte du placard. Vainement. Sur les battants d'acier, les coups ne résonnaient pas.

Et la journée s'écoula, atroce supplice, dans cette nuit sans fin. Le soir, Arthur vint lui apporter un peu de nourriture.

— Je ne veux plus rester ici, déclara

Armande. Menez-moi vers

Je veux me constituer pris
Le garçon eut peur. Il
tégrer, de force, la fille dan
Bretonne se débattit. Elle
adversaire. Une bataille s'e
poir farouche tenait l'au d'
prostituée.

Elle se mit à crier :
— Je vous dénoncerai t
noncerai tous... Je vou...

Deux mains lui noyèrent
eut un rôle bref. Puis, m
comme une poupée de chi
cher.

De ses deux mains de l
venait d'étrangler la

Il enferma le cadavr
s'agissait de faire mainte
corps avant que la mort n'a
œuvre de décomposition...
sus bord ?... Oui. Mais, il
diers dans les courses et

Le *Lutelia* poursuivait sa
nuit, laissant sur l'eau un s
On dansait dans les grands
des hommes en habits, des
toilette mettait en vale
beauté.

Il y avait aussi, dans les
un cadavre qu'il fallait f
coûte que coûte.

Arthur avait enfin conq
cuisine de l'équipage, où
sous un prétexte quelconq
s'approprier un couteau.

Rentré dans la lingerie,
sol son ciré de matelot, so
l'étendit dessus. Puis, l'inter

On dansait dans les salon
les docks... Des femmes la
avec d'étranges voix rauque
les vagues de lumières
vaisseau.

En bas, l'œuvre sinistre
genoux, près du ciré ma
criminel réfléchissait. Un h
sur la nuit.

— A Buenos-Aires, pens
la fille, je dois toucher la
fait passer un clandestin...
jamais croire cette histoire
leur prouver que leurs
exécutés ?

Il trouva. D'un coup sec
il trancha un doigt de la se
tait à « balancer » par le
laire, où une bague à bon
l'éclat d'un cercle d'or et d
rose. Il roula ce doigt dans
jeta la main mutilée.

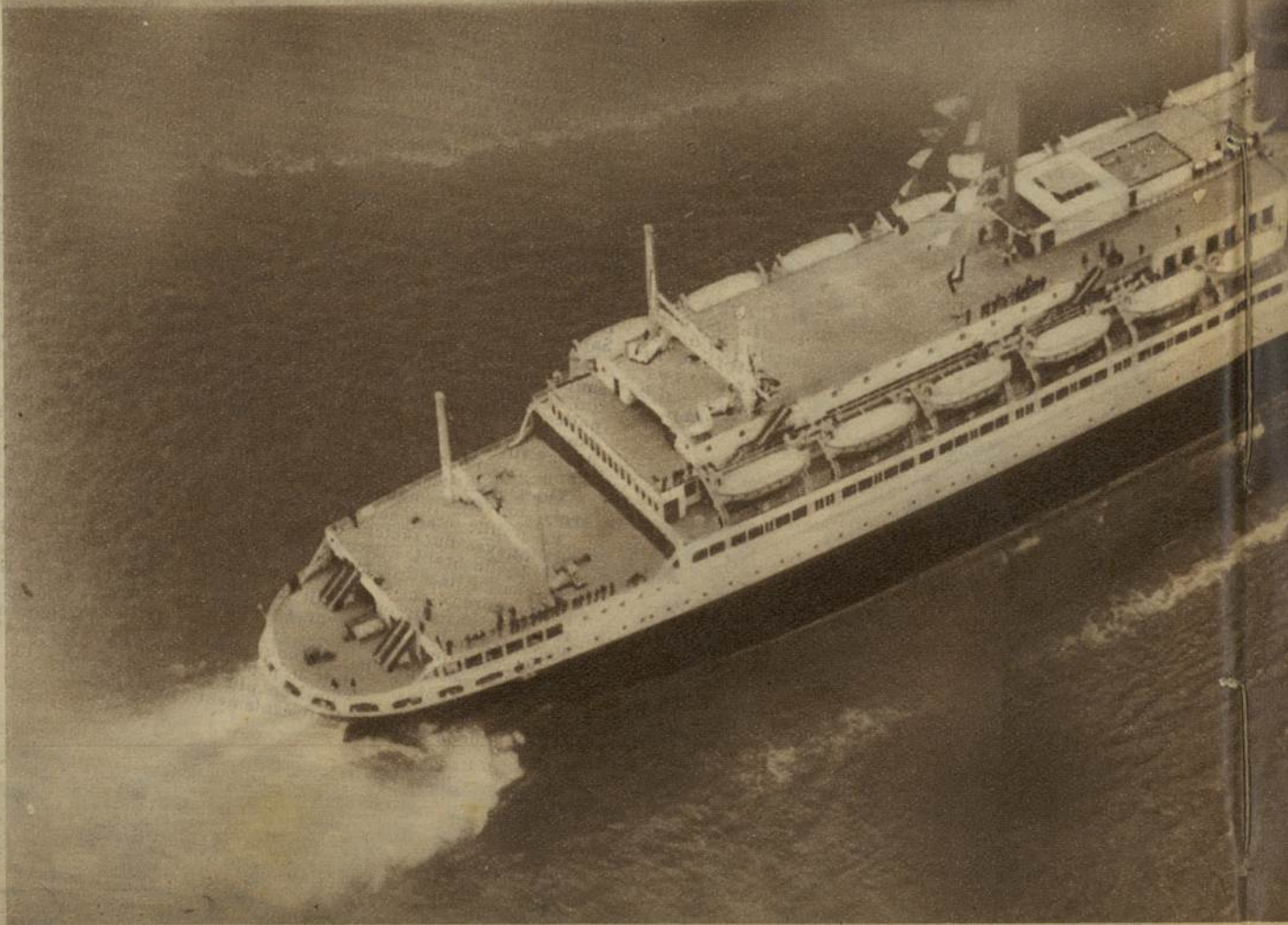
Autour du *Lutelia*, les
leur sarabande muette.

Le soleil se couche. N
maintenant, Milo-le-Florent
sur l'esplanade de La Tou
vêtus de loques s'amuse
Un gamin de douze ans jo
sur son accordéon, une cha

A notre gauche, le port
sa masse bleue sur un fon
lumières. Dans le canal d
qui mène du Vieux-Port
Joliette, un vieux voilier
mâts dépouillés d'ailes. Au
bords de la Transatlantique,
de Navigation Mixte et d
Paquet alignent sagement
res, leurs architectures de
leurs cheminées rouges.

Soudain, je songe à

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 262.



z-moi vers le commandant. tituer prisonnière. peur. Il voulut faire réin- la fille dans sa cachette. La attit. Elle griffa, mordit son bataille s'engagea. Un déses- nait l'un d'énergie à la petite

rier : noncerai tous... Je vous dé- Je vou...

ui noquèrent la gorge. Il y f. Puis un corps s'écroula ée de chiffons sur le plan-

ains de brute, le navigateur er la fille.

cadavre dans le débarras. Il e maintenant disparaître le la mort n'ait commencé son position... Le jeter par-des- i. Mais, il y avait des ron- oursives et sur les docks. rsuivait sa marche dans la eau un sillage de lumière. les grands salons. Il y avait habits, des femmes dont la en valeur l'orgueilleuse

i, dans les flancs du navire, il fallait faire disparaître.

enfin conçu un plan. A la ipage, où il s'était rendu quelconque, il avait réussi à couteles.

a lingerie, il étendit sur le nateo, sortit le cadavre et Puis, lentement, il le dépeça. ns les salons... on flirtait sur femmes lançaient, en riant, oix raques, des fleurs dans lumières qui fuyaient le

re sinistre se poursuivait. A a ciré maculé de sang, le essait. Un hublot était ouvert

Aires, pensait l'assassin de oucher la prime pour avoir landestin... Ils ne voudront e histoire... Que faire pour e leurs ordres ont été

n coup sec de son couteau, t de la seule main qui res- r » par le hublot : l'annu- gue à bon marché mettait e d'or et d'une petite pierre doigt dans son mouchoir, et tilée.

telia, les requins menaient quette.

■ ■ ■

couche. Nous déambulons -le-Florentin, Dédé et moi, le La Tourette. Des enfants s'amusaient dans la poussière. uze aus joue pour lui seul, n, une chanson napolitaine. e, le port Saint-Jean dresse sur un fond d'eau moiré de le canal de communication ieux-ort au bassin de la x voilier dresse ses quatre d'ailes. Au loin, les paque- atlantique, de la Compagnie Mixte et de la Compagnie sagement leurs coques noi- ectures de ponts blancs et rouges.

songe à Caviggia. Qu'est

devenu le Corse ? Dans quelle mystérieuse aventure a-t-il sombré ? Ou bien poursuivit-il, pour le compte de nouveaux et dangereux empereurs du crime, sa carrière de pirate et de hors-la-loi ?

— Caviggia !...
Milo-le-Florentin s'est arrêté brusquement. Son visage, soudain, s'est fait grave. Il a tourné le dos à la mer violette. Maintenant, appuyé contre le muret de pierres blanches, il parle lentement, d'une voix basse.

— Caviggia est mort... Son corps est roulé maintenant par les eaux... *Requiescat in pace...* C'est le tombeau qu'il fallait pour un pirate comme lui...

Caviggia mort !... Et de quelle atroce mort !...

— Tu l'avais revu, à Toulon ? me demanda Milo.

— Oui, et combien changé !...

— Il vivait à terre comme un sauvage. En mer, tu sais ce qu'il faisait ?

— Contrebande d'armes et de bien autres choses : opium, cocaïne, morphine, héroïne et même du haschich.

« Mais, une fois à l'escale, on ne le voyait nulle part où l'on s'amuse. Il partageait son temps entre l'arrière-boutique d'un bar infect et sa petite chambre, louée dans un hôtel ordinaire du quai Cronstadt, tu sais, cet hôtel où, au-dessus de la caisse, on peut lire cet écriteau étonnant : « Défense de monter à plus de quatre dans une chambre ».

« Un soir — soir de cafard —, il se décide d'aller rue du Chapeau-Rouge. C'était un samedi. Toute la flotte était dehors.

« Soudain, à la porte d'un hôtel, qui aperçoit-il ? La Créole. Il avait un compte à régler avec elle. Il monte dans sa chambre...

« Dans tous les bars, on chahutait aux sons de l'accordéon. Quelle bordée c'était !...

« Une demi-heure plus tard, Caviggia est descendu. Il était seul. Il a jeté en passant une pièce de dix francs dans le tablier d'une vieille mendiante qui se baignait les pieds dans le ruisseau. Puis il est parti, les mains dans les poches, en roulant des épaules.

« Inquiète de ne pas voir redescendre la Créole, une copine est montée dans sa chambre. La Martiniquaise était étendue sur le lit. Un drap recouvrait le corps nu. La fille avait les mains croisées sur la poitrine. Sous le sein gauche, il y avait un couteau planté...

« Le Corse fut vite identifié. Un mandat d'arrêt fut lancé contre lui. On le signala sur la route de Marseille. Des barrages furent établis. Des agents, munis de plaques indicatrices où se détachaient sous l'éclair des phares les mots impératifs : *Halte ! Police*, arrêterent toutes les voitures.

« Caviggia réussit à franchir les cordons d'agents et de gendarmes. Il connaissait un chauffeur grec. Il alla lui demander assistance. L'autre promit de l'embarquer clandestinement à bord du paquebot qui devait filer le soir-même sur le Pirée.

« Le Corse se dissimula dans la cale à charbon. C'était un navire à charbon, un vieux rafiot qui supportait mal la grosse mer. La planque était bonne, mais il fallait s'attacher solidement à l'échelle de secours qui servait, en cas de naufrage, à évacuer la chauffe. La chaleur est épouvantable, à cause de la proximité des chaudières. Cependant, la manche d'air qui aère la cale la rend supportable.

« Un beau matin, alerte ! Le feu s'était déclaré dans le charbon. Le capitaine du navire fit boucher les tuyaux d'aération et mit les pompes à air en mouvement. »

Je frissonnai... J'évoquai dans toute son

horreur tragique la mort de l'ancien bouteilleur. *Pour éteindre le feu, il suffit de retirer l'air de la cale...*

Les pompes qui marchent, qui aspirent... Un homme qui crie... qui hurle... dont les poings se déchirent contre les parois de métal... L'air se raréfie... lentement, lentement... Des cris qui ne résonnent même plus... des râles que nul n'entendra...

Caviggia est mort !... Le géant que nulle loi n'avait pu faire plier s'était éteint comme un rat dans le piège qu'il avait choisi. Mort sordide... Mort ignorée du pirate, coureur de mers et d'horizons !

■ ■ ■

Nous sommes restés longtemps silencieux. Dans le calme de la nuit, qui était entièrement tombée, nous revivions les heures passées. Au loin, les phares poursuivaient leurs rondes méthodiques. Sur les collines de l'Estaque, les étoiles semblaient s'être donné rendez-vous.

Un train, écrasant les rails d'acier, passa sur le quai, en poussant un cri strident. Un tramway, surchargé, brinqueballait avec un bruit de ferraille.

Je fus le premier à rompre le silence :

— Caviggia avait un secret. Il m'avait dit : « Un jour, vous saurez — par moi ou par un autre — pourquoi est morte Rosy Armstrong... »

Milo hocha la tête. Il hésitait à parler ; enfin, il lâcha :

— L'Américaine est morte, à cause de vous !... On la soupçonnait de vous avoir trop raconté de choses.

Ce fut un atroce coup de couteau en pleine poitrine. Rosy Armstrong !... A cause de moi !... Mais jamais nous n'avions parlé des secrets des *bootleggers*. Seul, Caviggia m'avait mis au courant. Je ne comprenais plus.

— Caviggia risquait sa peau. Pour la sauver, le Corse a laissé croire au *patron* que c'était la danseuse qui trahissait...

« Et c'est par crainte d'être abattu dans une de ces ultimes *promenades à la campagne* que l'on offre à ceux dont on désire se débarrasser que Louis Caviggia a dû abattre Rosy Armstrong !... »

C'était là le remords qui rongea le cœur du bandit. C'était pour cela qu'il avait refusé de me livrer le secret de la contrebande d'armes...

— Bonsoir ! me dit Milo, en me tendant la main. Il faut que nous rentrions à bord.

Et les deux compagnons du Corse descendirent vers le port.

■ ■ ■

Caviggia... La Créole... Milo-le-Florentin... Dédé-Mannekenpiss... Rosy Armstrong... Quelques noms parmi les milliers de ceux qui formaient la pègre des mers... parmi ceux dont j'avais vécu ou deviné l'aventure...

Pilleurs de port... bouteilleurs... rats de navire... gangsters... aventurière de haut vol ou petite prostituée... Je revois les visages de tous ces hors-la-loi dont la vie dangereuse dévale des quais de la Manche, des lupanars pour matelots aux docks sur l'Hudson et aux riches *speakeasies* de New-York...

Trois de ces hors-la-loi étaient morts !

« Il y a des secrets, avait dit Caviggia — j'entends encore son étrange voix morte — il y a des secrets qu'il vaut mieux ne pas révéler. A quoi sert au public de savoir... Il y a des secrets qui tuent des innocents !... »

C'est pourquoi j'ai hésité si longtemps à raconter cette histoire.

Etienne HERVIER.

Copyright by E. Hervier, 1933.

Étalant, au soleil de midi, leurs voiles aux teintes vives et leurs larges filets bruns, les barques des pêcheurs semblaient dormir sous la garde de la « Bonne mère ».



Caviggia, assassin de sa maîtresse, avait fui du côté de Marseille. A la porte de la ville, des policiers, à l'aide de lampes lumineuses, arrêtaient les automobiles afin de les fouiller.

PÈGRE DES MERS

FEMMES JUGÉES



M. Lévy-Oulmann a apporté aux débats son autorité de juriste et la saine voix de la logique.

DIAMANTS ÉCLIPSÉS

Il y a cinq ans que M. Rosenblum, opulent diamantaire d'Anvers, demande aux époux Renaud la restitution des bijoux qu'il leur avait confiés. Cinq ans que M. Renaud argue de sa bonne foi; cinq ans que Mme Renaud répète, avec un entêtement immuable :

— Pas de vol entre époux. Cinq ans que l'enquête policière s'efforce d'établir qui a subtilisé les diamants...

Pour en finir, on s'en remet au tribunal. Devant la quatorzième Chambre, les Renaud, mari et femme, oublient allègrement la solidarité conjugale, essaient de ressortir, chacun pour son compte personnel, aussi blanc que l'innocence.

LE PRÉSIDENT CHAUDOYE. — Résumons les faits. Vous êtes, Renaud, placier en bijoux. M. Rosenblum vous confie, sur papier, une série de petits lots de diamants dont le total s'élève à 200.000 francs. Un jour, vous sortez avec votre femme et celle-ci, au bas de l'escalier, s'aperçoit qu'elle a oublié de fermer le gaz. Elle remonte précipitamment. Le soir, vous ne trouvez plus vos diamants, ni votre femme, qui s'en est allée « vivre sa vie » de son côté.

L'époux Renaud baisse un nez modeste devant ce souvenir qui lui rappelle à la fois son infortune conjugale et la plainte en abus de confiance que M. Rosenblum déposa contre lui. Pendant ce temps, l'épouse Renaud baigne dans la sérénité des femmes fortes. Forte, elle l'est aux deux sens du mot, car l'opulence de ses formes fait un parfait ménage avec la rudesse de son humeur et sa majestueuse autorité. Pour la centième fois, depuis cinq ans, elle abrite son importante personne derrière cet argument un peu mince :

— Pas de vol entre époux ! Mais, aujourd'hui, autour de ce thème connu, elle brode quelques variations.

Mme RENAUD. — Il ne me donnait pas de quoi...

LE PRÉSIDENT. — Vous voulez dire, sans doute, que les ressources de votre budget étaient un peu maigres ?

Mme RENAUD (avec une autorité souveraine). — Bien sûr. A la fin du mois, ça ti-

rait. Alors j'ai pris ces diamants ; j'aurais préféré un gros chèque. Mais j'ai dû me contenter de ce que je trouvais. Et puis, quand vous avez insisté, je les ai rapportés.

En réalité, après avoir, avec sa noble violence, refusé de rendre le lot de bijoux qui lui avait permis de fuir l'autorité conjugale, elle se décida à le rapporter un jour. Hélas ! Expertise faite, il en manquait pour 65.000 francs.

M. RENAUD. — Ce n'est pas moi, Monsieur le Président. Je suis un honnête homme. Le lot était intact sur la table.

Mme RENAUD. — Ce n'est pas moi, Monsieur le Président. Je veux bien prendre des bijoux à mon mari (puisqu'il n'y a

pas de vol entre époux), mais je ne suis pas femme à voler M. Rosenblum.

La discussion s'accroche autour de ces affirmations contradictoires, du doute général et des convictions particulières.

M. LEVATOIS (qui défend Mme Renaud avec vigilance et promptitude). — Ma cliente est incapable d'un geste pareil.

M. ROUILLÉ (qui assiste l'époux dépossédé — au moins de sa femme — avec un zèle discret). — Mon client est incapable d'un geste pareil. D'ailleurs, toute sa vie se charge de témoigner pour lui.

M. LÉVY - OULMANN (qui plaide pour le pauvre M. Rosenblum, et apporte aux débats, avec son autorité de juriste, la saine voix de la logique). — Qui est coupable ? Peu m'importe ! Tout ce que je vois, c'est qu'il manque 65.000 francs. C'est à vous de juger qui vous allez frapper ; mais il faut que vous frappiez un des deux Renaud. Pouf moi, cependant, je crois à la culpabilité de l'épouse.

Au milieu de ces sentiers ténébreux, le Président prend la main solide que lui tend M. Lévy-Oulmann.

Le mari pourra, en liberté, gémir sur l'inconstance féminine, tandis que l'épouse exigeante ira méditer sur la chancelante vertu (eux aussi !) des arguments juridiques.

Maggie GUIRAL.

Quand on fit l'expertise des diamants rapportés par Mme Renaud, on vit qu'il en manquait pour 65.000 frs.



DE JOLIS SEINS



Pour développer ou raffermir les seins un traitement double, interne et externe, est nécessaire, car il faut revitaliser à la fois les glandes mammaires et les muscles suspenseurs. Seul le TRAITEMENT DOUBLE SYBO vous donnera rapidement une belle poitrine. Préparé par un pharmacien spécialiste, il est excellent pour la santé et d'une efficacité garantie. Demandez la brochure gratuite envoyée discrètement (joindre timbre). Labo. T. SYBO, 34, rue St-Lazare, Paris (9^e)

Demander pourquoi à votre mari



Un homme peut-il dire à première vue si une peau ravissante et un teint charmant inspirent réellement l'amour dès le premier coup d'œil ?

Une femme ne doit pas risquer de compromettre sa chance de faire un beau mariage, alors qu'elle peut si rapidement et si facilement doubler la beauté de sa peau et de son teint avec la nouvelle Crème Tokalon, Couleur Blanche (non-grasse). Elle contient, maintenant, de la crème fraîche et de l'huile d'olive prédigérées. Son action nutritive, blanchissante et astringente, resserre les pores dilatés, supprime les points noirs et les rides de fatigue. En 3 jours, elle pare la peau d'une beauté nouvelle et indescriptible. Essayez cette nouvelle Crème Tokalon et observez les résultats dans votre cas particulier. Rien n'émeut autant le cœur d'un homme qu'un teint clair et velouté comme un pétale de rose.

GRATUIT. — Par suite d'arrangement spécial avec les préparateurs, toute lectrice de ce journal peut maintenant obtenir un nouveau Coffret de Beauté de Luxe contenant les produits suivants : Un tube de Crème Tokalon, Biocel, Aliment pour la Peau, Couleur Rose, à employer le soir avant de se coucher ; un tube de Crème Tokalon, Couleur Blanche (non grasse) pour le jour ; une boîte de Poudre Tokalon, poudre de riz à la Mousse de Crème (indiquer la nuance désirée), ainsi que des échantillons des quatre nuances de poudre en vogue. Envoyez trois francs en timbres pour couvrir les frais de port, d'emballage et autres, à la Maison Tokalon, Service 148 A, rue Auber, 7, Paris.

Il souffrait cruellement par temps de pluie

Mais il a chassé ses douleurs

Ce qu'il a fait pour cela ? Il a pris des Sels Kruschen, tout simplement, dont les rhumatismes sont le plus grand triomphe. Et voici ce qu'il écrit :

« Une douleur que j'avais, tantôt dans la hanche, tantôt dans la cuisse et qui me faisait cruellement souffrir, surtout par temps de pluie, est complètement disparue depuis que je me suis mis à prendre des Sels Kruschen. Je souffrais encore, mais deux ou trois jours par mois seulement, d'une névralgie de l'œil gauche ; elle a disparu également ! » A. W..., Gentilly (Seine). Lettre n° 1.553.

Les douleurs rhumatismales sont causées par des cristaux d'acide urique — pointus comme des aiguilles — qui se logent dans les muscles et les articulations. Les plus puissants dissolvants de ces cristaux sont les sels de sodium et de potassium — deux sels qui entrent dans la composition des Sels Kruschen. Kruschen contient encore : 1° des sels qui aident les reins à expulser l'acide urique après qu'il a été dissous ; 2° des sels qui empêchent toute paresse intestinale, toute fermentation des aliments et, de ce fait, toute nouvelle formation et accumulation de poisons dans l'organisme. Kruschen vous délivrera de vos rhumatismes de la même façon qu'il en a délivré des milliers d'autres personnes ; vous pouvez lui faire confiance.

Sels Kruschen, toutes pharmacies : 9 fr. 75 le flacon, 16 fr. 80 le grand flacon (suffisant pour 120 jours).

VOTRE AVENIR vous sera dévoilé grâce à la mystérieuse voyante AUGUSTALES. Envoy. date, mois naiss., prénom et 5 fr. pour frais d'écritures et de port. Extraord. par ses prédic. Fixe date évène., guide, conseille et dev. tout. Bulletin-not. grat. Ecrire : Mme AUGUSTALES, 22, rue Léon-Gambetta, 22, à Lille (Nord).

SOURDS

AUDIOS toujours en tête du progrès donne même aux plus sourds la garantie d'entendre TOUT ET PARTOUT grâce à la découverte sensationnelle du matelas d'air. Demandez le livre illustré du Docteur ROJAM (joindre 3 francs en timbres). DESGRAIS, 140, rue du Temple, Paris. Fournisseur des Assurances Sociales et centres d'appareillage.

ACHETEZ TOUS LES JEUDIS

chez votre libraire

LE PLUS ANGOISSANT DES

ROMANS POLICIERS

le roman complet 0.50

Lisez cette semaine

LES MEILLEURS ROMANS POLICIERS

L'ENIGME DU LOUCQSOR

par Pierre OLASCO

EDITIONS OMBRE ET LUMIERE

LE ROMAN COMPLET N° 12

Ch. PLOX, éditeur

63 bis, rue du Cardinal-Lemoine, Paris

GRATUITEMENT
PROCUREZ-VOUS
L'AMOUR ET LA CHANCE
Par la possession de la mystérieuse
FLEUR IRRADIANTE
Envoyée à l'essai pendant 15 JOURS sans engagement de votre part.

Cette fleur éternelle ou parfum magique, lumineuse dans la nuit, sera préparée spécialement pour chacun de vous suivant votre nativité d'après les rites millénaires de PAMIR et les immuables principes astrologiques des MAGES D'ORIENT.

La Science même s'incline devant sa puissance. Des PREUVES SCIENTIFIQUES et des ATTESTATIONS PAR MILLIERS nous parviennent même des gagnants de la LOTERIE NATIONALE et sont à votre disposition.

Incroyable aujourd'hui, vous ne le serez pas demain et vous ne regretterez pas de m'avoir écrit.

Choisissez la fleur que vous désirez : rose ou œillet blanc. Sur de son pouvoir, je ne crains pas de vous l'envoyer à l'essai.

Pour toute demande, je joindrai à l'envoi votre horoscope, les chiffres qui vous sont favorables et votre portrait graphologique GRATUITS.

Indiquez vos prénoms, date de naissance (heure et lieu si possible) écrivez vous-même et joignez 3^e en timbres pour frais divers, d'envoi.

Un délai de 8 à 10 jours est nécessaire pour la réponse.

Prof. T. AOUR-30 rue Franklin LYON n° 172
Lui seul vient vraiment d'Orient

« Parti de rien il est maintenant millionnaire ! »

Voilà une phrase que vous avez souvent entendue. Mais vous ne vous êtes jamais dit : « Pourquoi ne réussis-je pas, moi aussi ? » Que vous manque-t-il, en effet, pour devenir un des heureux de la terre ? La chance ? non, c'est trop facile à dire : c'est la VOLONTÉ qui vous fait défaut.

Ne dites pas que vous êtes né comme cela et que vous n'y pouvez rien : LA VOLONTÉ S'ACQUIERT ELLE AUSSI. Il suffit de l'exercer méthodiquement. Et pour cela, de quoi avez-vous besoin ? De professeurs ? d'appareils ? d'un matériel coûteux ? non, mais simplement d'un livre qui vous donne des conseils pratiques et qui soit votre guide. Ce livre existe, il est déjà célèbre. C'est LE POUVOIR DE LA VOLONTÉ, de PAUL C. JAGOT. Si 25.000 exemplaires de cet ouvrage ont déjà été épuisés sans aucune publicité, c'est que nul ne l'a lu sans en être satisfait et sans le recommander autour de lui.

CE LIVRE FERA DE VOUS UN ÊTRE NOUVEAU !

N'hésitez pas à nous le demander immédiatement : vous ferez ainsi le premier effort de volonté qui vous sortira de l'ornière. Cet ouvrage de 200 pages vous sera envoyé franco contre 13 fr. 50 (soit 12 fr. plus 1 fr. 50 frais d'envoi) en mandat, chèque ou chèque postal n° 1.298-37 Paris, à DETECTIVE-PUBLICITE, 35 rue Madame, PARIS-6^e.

Cannes (de notre correspondant particulier).

DEPUIS plusieurs jours, il gelait sur la Côte d'Azur et si cette avant-veille de Noël avait été caressée de soleil, le « ponant » qui se leva dans l'après-midi, vent aigre qui a couru sur les neiges de la montagne, n'encourageait point les amoureux frileux — ils le sont tous — à une promenade en mer.

Cependant, à quinze heures trente, un jeune homme et une jeune fille abordaient, à Cannes, un vieux pêcheur, loueur de bateaux, qui fumait sa pipe les deux mains dans ses poches.

— Nous voudrions, dit le jeune homme, faire une promenade en barque.

Le patron, Beaupuy, un vieillard de soixante-seize ans, qui a sauvé une centaine de vies humaines au cours de périlleux sauvetages, lâcha un instant son brûle-gueule.

— C'est pas bien le moment ! grogna-t-il.

Les deux jeunes gens se regardèrent. Ils paraissaient navrés. La veille, déjà, le patron Clair, du port de Cannes, avait refusé de leur louer un youyou.

Beaupuy les regardait, en clignant un peu les yeux. Et il pensait :
— C'est de la jeunesse ! Deux jeunes mariés, comme le mauvais temps en envoie beaucoup chez nous, qui veulent aller s'embrasser sur l'eau !



Lui, était un grand garçon blond, aux yeux chauds, à la silhouette d'adolescent. Un bien jeune époux, en vérité ! On aurait plutôt cru un élève de philosophie du collège de Cannes.

Elle, était gentille, sous son chapeau de velours noir, avec un visage rond, des bras potelés, un sourire calme sur les lèvres. Une minidette endimanchée que la Riviera éblouit un peu.

Secret et cruel, le destin décida.
— Prenez l'Isa, décida le patron, en montrant une barque de 3 m. 50. Mais surtout ne sortez pas du bassin. La nuit tombe vite, ici, et, aujourd'hui, la mer n'est pas rassurante.

Au-dessus de la Tour du Suquet, le ciel s'éteignait déjà et la mer grise gonflait comme un lait qui bout. Le couple embarqua et le patron empocha dix francs, laissant à un compagnon le soin d'attendre le retour de l'Isa pour l'amarrer.

Le canot commençait un singulier voyage. D'abord, on le vit gagner le centre du bassin. Le garçon ramait gauchement. La jeune fille était assise à l'autre bout de la barque, les mains croisées sur ses genoux.

A seize heures, un fonctionnaire de la police, qui revenait des Iles, passa à proximité de l'embarcation. Le jeune homme avait lâché les rames et parlait en faisant de grands gestes. Sa compagne l'écoutait, la tête penchée, tristement, a-t-il paru au témoin. Un quart d'heure après, l'Isa était sortie du port. Deux pêcheurs la rencontraient. Le premier, le patron Fortuné Majolfi, aperçut le canot à la



Le jeune couple s'était lentement dirigé vers le port de Cannes où, avec obstination, ils avaient cherché à louer un bateau.

hauteur de l'hôtel Carlton, à environ un demi-mille du rivage. Le jeune homme était debout. Il essayait de prendre à bras-le-corps son amie qui le repoussait.

— Il veut la bécoter, songea philosophiquement le pêcheur, et elle fait des manières ! Pantomime d'amoureux !

Quelques instants plus tard, le patron Joseph Facculi, à bord de sa barque Mathilde, remarquait l'Isa. Le garçon ramait, la fille était assise. C'est vers seize heures trente que le même pêcheur entendit des cris de femme. Facculi, qui relevait ses filets, haussa les épaules :

— C'est la petite qui se laisse faire, pensa-t-il.

Mais les cris se prolongèrent pendant près de cinq minutes. La nuit était venue et le pêcheur sentit un peu d'angoisse lui monter à la gorge.

— Si, tout de même, confia-t-il à son matelot, ce petit « couillon » l'avait flanquée à l'eau !...

La Mathilde revint vers le « tombant » du Carlton. Dans la nuit déjà épaisse, gluante de brume, l'avant de la barque heurta un canot.

— Qui va là ?
Personne ne répondit. Facculi et son matelot accrochèrent le bateau qui flottait à la façon d'une épave.

C'était l'Isa. Il était vide et à demi-rempli d'eau. Au fond de l'embarcation, il y avait un chapeau de velours noir, deux gants de laine blanche, un sac de femme, un pardessus et, éparpillée, une somme de cinq francs en menue monnaie !

Les deux pêcheurs, pendant plus d'une heure, fouillèrent la mer tout alentour. Ils ne trouvèrent rien !...

Crime ?... Accident ?... Suicide ?...
M. Lombard, commissaire de police de Cannes, se pencha avec émotion sur ce pauvre chapeau de velours, ce sac bon marché, ce

pardessus mouillés d'eau de mer qu'on lui rapportait.

Dans le sac, il y avait une enveloppe et des cartes de visite au nom de Mlle Yvonne Lutinière, 51, quai de Javel, à Paris. Dans le portefeuille du pardessus, on trouva un extrait de casier judiciaire au nom de René Gilles, né le 4 novembre 1913, à Houilles, et un certificat de bonne vie et mœurs délivré au même René Gilles, auxiliaire des Ponts-et-Chaussées, habitant 40, rue des Fermettes, à Carrières-sur-Seine.

L'un des deux disparus — la jeune fille probablement — avait eu le mal de mer. On en découvrit la preuve au fond de la barque.

En se penchant, avait-elle fait chavirer le canot ?

Ce n'était pas la première fois que cette mer câline et bleue, qui flotte au fond de tant de mirages, faisait des morts.

Au mois de septembre dernier, c'était Mme Wanda Wolska et M. Pierre Thaon, partis de Juan-les-Pins à bord d'un canot, et dont on retrouvait les cadavres. C'était, il y a quelques semaines, une barque qui chavirait au large du port de Cannes. Enfin, on n'a point oublié cet autre drame de l'été 1931 qui fit couler tant d'encre, parce qu'il paraissait

contenir un secret, et au cours duquel périrent Alain Sabouraud et sa maîtresse, Irène Caravaniez...

M. Lombard télégraphia à Paris pour s'assurer de l'identité du couple et, sur ce tragique fait divers, en surimpression, donnant un étrange relief à « l'accident », voici que se projetait un roman d'amour.

Yvonne Lutinière était l'aînée d'une famille de sept enfants. Le père est contrôleur d'une compagnie de taxis. La mère étant morte, Yvonne l'avait remplacée avec dévouement.

Elle avait vingt-cinq ans et, dans la grande



Le patron Beaupuy, qui a sauvé une centaine de gens.

maison ouvrière du quai de Javel — caserne triste de gens laborieux — où elle habitait avec les siens, on est unanime à faire son éloge.

— Elle ne sortait pas, elle n'allait pas au cinéma ! Le maire du XV^e lui avait décerné récemment un prix de vertu.

Yvonne était fiancée. Elle devait se marier le 1^{er} janvier. On connut-elle René Gilles, fils d'un fonctionnaire décédé des Ponts-et-Chaussées, garçon silencieux, au romantisme refoulé, auquel on ne savait aucune liaison d'amoureux ? Nul n'a pu le dire. Tous les deux ont quitté leur domicile l'autre mercredi. Ce soir-là, Yvonne devait dîner avec son fiancé. Ce soir-là aussi partait de la gare de Lyon le train pour la Côte d'Azur...

Et il semble que, à partir de ce moment, on entre avec eux, de plain-pied, dans le drame.

Yvonne Lutinière aime René Gilles et elle doit se marier. René Gilles dispose de mille francs. Ils vont fuir. Où ? Mais la Côte d'Azur n'est-elle pas le paradis dont rêvent ce Roméo et cette Juliette, lorsqu'ils se retrouvent furtivement dans un coin de Paris ? Yvonne est peut-être, pour lui, son premier amour. Qui dira alors l'exaltation d'un cœur de vingt ans !

Il est désespéré. Il ne la laissera pas à un autre. Et elle cède. Toute sa sagesse s'écroule. Ils vont partir... Après ?

Après !... C'est ici que l'angoisse nous gagne. On ne retrouve leur trace dans aucun hôtel. Ils se sont cachés. Ils ont donné vraisemblablement un faux nom. Mais peut-être aussi se sont-ils juré de disparaître après quelques étreintes.

Dès vendredi, ils ont voulu louer un canot



Le magasin de chaussures où M. Tetelbaum crut reconnaître les disparus.

qu'on leur a refusé. Samedi, ils s'embarquent à bord de l'Isa. Mais pourquoi Gilles prend-il Yvonne Lutinière à bras-le-corps, lorsqu'ils sont au large ? Pourquoi a-t-on remarqué qu'elle était assise, triste et pensive, à l'extrémité du canot, pendant que lui, ayant abandonné les rames, parlait nerveusement en faisant de grands gestes ?

Ne lui rappelait-il pas sa promesse ? Mourir tous les deux. On a déjà lu ça chez M. Bourget. Alors, a-t-elle cédé ? Au contraire, a-t-elle eu un brusque sursaut ? L'instinct de conservation a-t-il parlé plus haut qu'un sentiment romanesque ? Et lui, n'a-t-il pas donné l'exemple, s'il voulait associer l'amour et la mort, en se jetant à l'eau ? Alors, elle a crié ; elle a appelé pendant cinq minutes et puis, à son tour, désespérée...

A moins qu'il ne l'ait entraînée avec lui. — L'accident, c'est possible, disent les pêcheurs. Mais l'Isa est une bonne barque qui ne chavire pas aisément. D'autre part, ce soir-là, le vent ayant tourné, la mer était plate comme la main.

Alors, une brusque hypothèse s'empare de l'esprit.

— Ce samedi, vers dix-huit heures trente, a déclaré M. Tetelbaum, le patron d'un magasin de chaussures de l'avenue de la Victoire, à Nice, j'ai reçu deux clients qui m'ont fait l'impression d'un jeune couple en voyage de noces. La femme avait de l'eau de mer dans ses chaussures. Quant au jeune homme, il ressemble étrangement à ce René Gilles dont j'ai vu la photographie le lendemain dans l'Éclair de Nice.

Troublant témoignage qui arrive au secours d'une thèse inespérée.

Les deux amants auraient imaginé la mise en scène d'une noyade pour tricher avec leur destin. Ils auraient accosté quai Guy-de-Maupassant, repoussé la barque et, aujourd'hui, dans un coin caché de la Riviera, ils réaliseraient leur jeune rêve, cependant que la mère de René Gilles, désespérée, veut croire, elle aussi, que l'amour a été plus fort que la mort.

Pierre ROCHER.



LE CANOT VIDE

Quand le patron Facculi accoste le canot Isa, il n'y avait plus à bord ni René Gilles (ci-dessus), ni Yvonne Lutinière.

DU BILAN DU CRIME

1933 23 NOV.



HAQUE AN-
née, en
janvier, les
détenus de la
Maison Cen-
trale de Melun
impriment, dans les ate-
liers de la prison, un an-
nuaire secret, l'Annuaire du
crime. L'ouvrage va paraître
pour la cent huitième fois; il
sera, comme toujours, tiré à
petit nombre et soigneusement
mis hors commerce. Pourtant, il
n'a rien d'effrayant. C'est à peine
si les colonnes de chiffres et les
graphiques méticuleux qu'il renferme
vous étonneraient par leur précision.
Vous pourriez, il est vrai, savoir com-
bien il y a eu, en France, en 1933, d'exé-
cutions capitales, d'assassinats, de viols,
d'infanticides, de cambriolages. Vous
apprendriez encore quel est le département
le plus sanglant, la ville la plus dangereuse.
Vous connaîtriez, à une unité près, combien
chaque profession, chaque classe de la société
a fourni d'assassins et d'escrocs à l'archiviste
du crime.

Car un tel homme existe; il y a, dans Paris,
sous les combles d'un ministère, un fonction-
naire qui, depuis quarante ans déjà, collabore
avec tous les commissaires, tous les greffiers,
tous les magistrats et le bourreau de France, un
vieux paperassier qui se penche sur toutes les
procédures, toutes les tueries, tous les mauvais
coups, toutes les forfaitures...

Pour écrire ces deux pages, bourrées de plus
de faits que dix mémoires d'hommes n'en ren-
tendraient, je suis monté voir cet homme, un
de ces derniers soirs.

Il faisait froid et sombre dans la soupente
où il travaillait; des dossiers empilés contre les
murs émanait une odeur de poussière et de
mois.

L'archiviste du crime m'expliqua :
— Nous réunissons ici, au fur et à mesure
que les dossiers passent de l'enquête à l'ins-
truction, de l'instruction au procès, de la con-
damnation à la grâce, toutes les pièces expé-
diées, en double, au ministère. J'accompagne
ainsi, sans me déranger, les uns vers le suicide,
les autres vers l'échafaud; je dissèque, jour par
jour, le cœur du monde. Ne souriez pas. Toute
cette froide horreur est le reflet cruel de la vie.
L'âme d'une époque, c'est le chômeur qui tue la
rentière endormie, c'est le banquier qui ruine
les vieillards, c'est la fille-mère qui étrangle
l'enfant qu'elle ne peut plus nourrir... Et si
les criminels caractérisent une époque, leurs
crimes caractérisent une année. Celle qui vient
de se terminer fut celle des parricides, des
crimes de banlieue, des attentats dans les trains
et, surtout, celle des meurtres impunis...

Le bonhomme fit sauter la sangle d'un énorme
dossier.

— Voici les parricides... Article 13 du Code!
On a prévu pour eux un surcroît de peine. Un
parricide doit aller au supplice pieds nus, en
chemise, la face voilée d'un crêpe noir. Deux
hommes, cette année, ont subi ce châtement :
Xavier Cornet et Delafet...

« Delafet !... C'est l'hécatombe de Moirax. Le
misérable était peut-être fou lorsqu'il commit
son sextuple forfait; il l'était devenu, à coup
sûr, lorsqu'on le guillotina à Bordeaux.

« Xavier Cornet, lui, avait tué son père avec
le fusil-mitrailleur qu'il avait rapporté du
front. Le mobile de son acte était l'intérêt. On
le décapita le 9 juin, sur le boulevard Robes-
pierre, à Reims. Son crime passa inaperçu, car
la notoriété des assassins est chose fort capri-
cieuse... Le 17 juin, on exécuta, à Coutances,
Delanoé, meurtrier de son beau-père et de sa
fillette. Sa femme qui, pourtant, l'avait poussé
au crime et aidé, échappa à l'échafaud et à
l'article 13, en vertu d'une pudeur qui a force
de loi et qui veut qu'une femme n'ait pas le
col tranché.

« Entre janvier et juin 1933, je compte onze
parricides, dont trois dans le Nord, près de Rou-
baix, et trois dans l'Est, près de Metz. En fin
juillet éclate l'affaire Nozières, parricide com-
pliqué de préméditation, de vengeance et de bas
mobiles d'intérêt. J'ai déjà réuni onze kilos de
documents sur cette cause destinée à devenir
l'une des plus sensationnelles du siècle. Quar-
ante années de crimes m'ont appris à lire dans
les âmes troubles. A dix-huit ans le plaisir
commande, c'est pourquoi Violette a condam-

né les siens et a sauvagement exécuté son père.
« De juillet à décembre, six parricides nou-
veaux, dont quatre peuvent se résoudre en une
phrase : un fils tue son père pour défendre sa
mère...

« Tel n'est pas le cas de Roger Boivert qui,
se trouvant démuné d'argent, après une année de
noce crapuleuse à Montmartre, prit un matin
le train pour Lyon, et, le 21 octobre au soir,
pénétra discrètement chez sa mère qu'il étran-
gla, afin de la voler en toute tranquillité. Il
revint à Paris pour s'y faire arrêter. Regar-
dez la photo de ce beau garçon; il eût pu
se créer un magnifique foyer et le voilà à
peu près certain de perdre sa tête ! »

L'homme à la barbiche me passion-
nait et m'effrayait à la fois; ce n'é-
tait plus le rond-de-cuir impassible
devant ses fiches, mais un singulier
vieillard dont les maigres mains
de sorcier semblaient ressusciter
de sinistres affaires, tandis qu'il
manipulait les dossiers pous-
siéreux. Il frappa d'un coup
de poing énergique une pile
de chemises vertes qui s'é-
croulèrent à terre, laissant
s'échapper tout un vol de
papiers déjà jaunis.

— Année 1933... Crimes
dans les rapides. Une
série inouïe ! Le 24
novembre, Mlle Ho-
norine Pralut quit-
tait vers 20 heu-
res la gare de
Lyon, dans un
wagon de se-
conde classe
du rapide
1015. Le

lendemain matin, un poseur de voies de la région
de Nevers découvrait, sur le ballast, le corps
pantelant de la maroquinère de Roanne; son
meurtrier lui avait brisé le crâne à coups de
marteau et, après l'avoir dépouillée, l'avait je-
tée hors du rapide par une portière. Ce crime
reste impuni...

« Le 22 mai, ce fut au tour de M. Victor Blanc,
un paisible rentier parisien, d'être poignardé
puis défenestré dans un compartiment du rapide
Grenoble-Paris, sous le tunnel de Blaisy-Bas,
près de Dijon. Cette fois, pour avoir voulu tou-
cher, avec trop de hâte, les coupons des titres
volés à M. Blanc, l'ancien matelot Cinquin signa
sa participation à ce meurtre. Avait-il agi seul ?
C'est fort probable. En tout cas, les jurés, trop
heureux de se mettre sous la dent, pour une
fois, un de ces insaisissables tueurs des rapides,
ne l'épargneront point...

« Et n'oubliez pas, trancha l'archiviste,
l'attaque de la gare Montpellier-Palavas. Le che-
minot Bezombes a beau nier le meurtre sau-
vage de ses deux collègues, les veilleurs de nuit
Massol et Lacan, il joue une terrible partie où
sa tête est en jeu.

« Année 1933... Crimes de banlieue, impunis
pour la plupart. Délaissions les agressions de
Chelles, de Palaiseau, de Marles-en-Brie, évi-
demment commises par une même bande venue,
chaque fois, de Paris; délaissions les innom-
brables cambriolages et les vols de sacs aux
carrefours des allées silencieuses. Commençons
notre rétrospective en juillet...

« Ce mois-là, on repêche, à Sartrouville, une
noyée inconnue, identifiée trois semaines après.
C'est une vieille dame de Saint-Germain, un
peu folle. Le rapport du docteur Déris est pré-
cis : assassinat à coups de hache, corps exsan-
gue et sans vie avant l'immersion. Cependant,
un commissaire pressé a conclu, lui, au suicide...

« Août ! Assassinat du maraîcher Emile
Emery dans une villa bien close du plateau de
Sucey-en-Brie, la nuit. Le vol n'est pas établi et
certaines contradictions dans les dépositions
successives de la veuve du défunt, unique
témoin de l'assassinat, font jaser les voisins.
Mais deux mois d'enquête ne peuvent faire
aboutir une affaire gâchée par une autopsie
trop tardive...

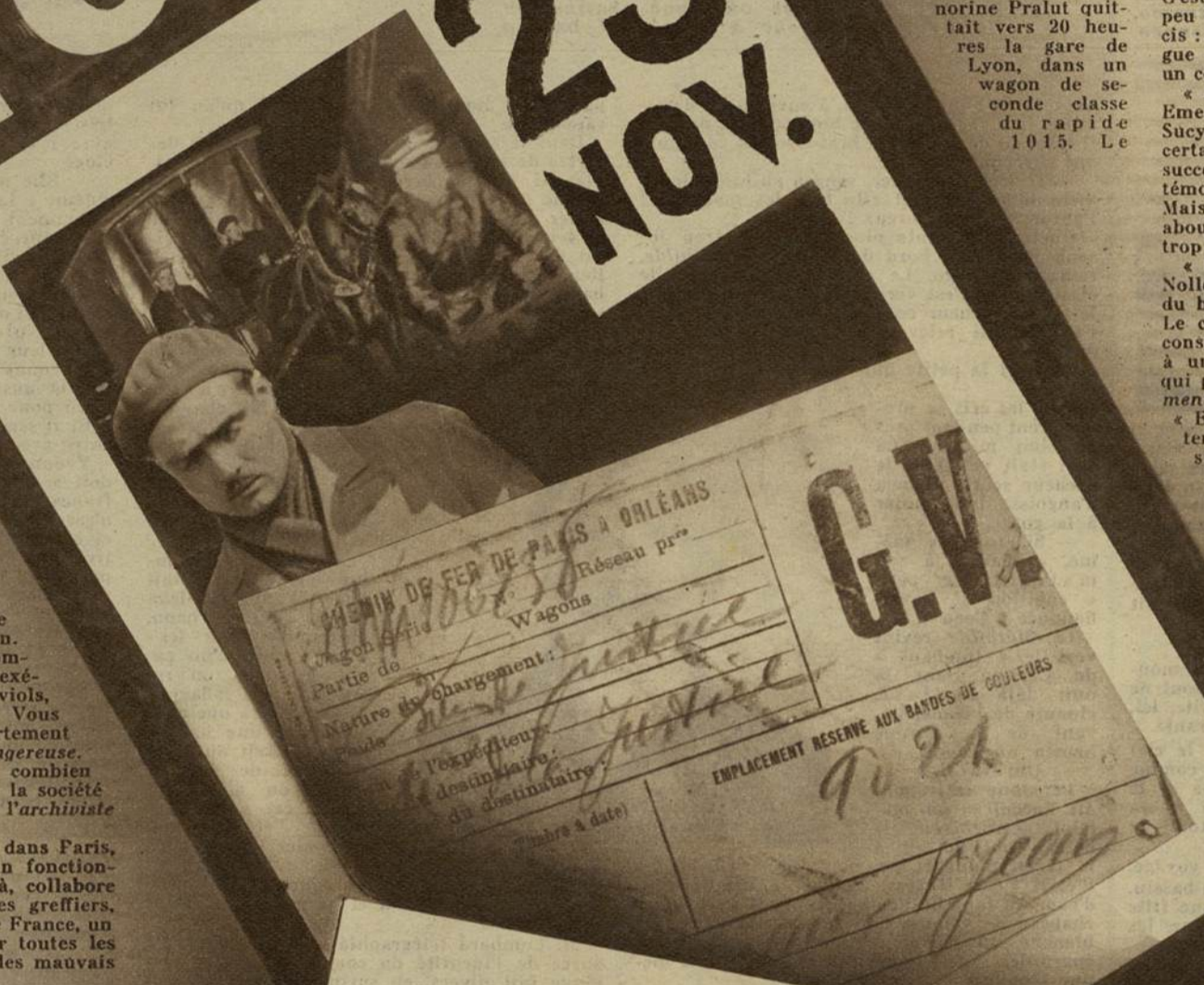
« En septembre, une fille d'amour, Henriette
Nollet, est découverte inanimée dans un fourré
du bois de Satory, étranglée par son cache-côl.
Le cadavre décomposé par les pluies rend les
constatations difficiles et l'on conclut finalement
à un accident, en dépit de traces fort nettes
qui prouvaient que, au moment de cet étrangle-
ment accidentel, la fille n'était pas seule...

« En octobre, trois crimes successifs épouvan-
tent Saint-Leu-la-Forêt : le 13 octobre, assas-
sinat de Mme Hubinet ; le 16, assassinat de
Mlle Dutel, étranglée à 7 heures du soir,
dans sa cuisine. Huit jours plus tard, le
maréchal des logis Thomann, à l'affût
dans une villa cambriolée, est blessé par
le bandit-fantôme. Les habitants, ter-
rorisés, se cloîtent chez eux et assu-
rent ainsi, au malfaiteur, la plus
grande liberté pour renouveler ses
sinistres exploits...

« Le 3 novembre, à 15 heures, en
quelques minutes, un énigmati-
que rôdeur lapide et dévalise la
cabaretière de la guinguette de
Léon, à Noisy-le-Grand. Un
vagabond, Tessier, arrêté
pour un délit bénin, avoue
soudain, avec force détails,
le meurtre de la cabare-
tère; puis, le lende-
main, il se rétracte obsti-
nément. Est-il cou-

Delafet (ci-contre,
à gauche) c'est l'hé-
catombe de Moirax.
Peut-être était-il fou
quand il commit son forfait.

Après la découverte du ca-
davre de Marie Moulin (en
bas, à gauche), on se souvint
que Bonnet avait été inquié-
té dans l'affaire Hodoyer.



15 NOV.

gion
corps
de son
je-
crime

blanc,
gardé
rapide
-Bas,
tout-
autres
signa-
ent ?
trop
une
sides,

viste,
che-
sau-
nuit
ie où

unis
de
évi-
enne,
nom-
aux
çons

une
près.
un,
pré-
san-
dant,
cide...
Emile
u de
pli et
tions

rique
isins.
faire
opsie

riette
ourré
e-côl.
d les
ment
nettes
ngle-

ivan-
ssas-
at de
soir,
d. le
affût
é par
ter-
assu-
plus
r ses

es, en
matie-
se la
te de
l. Un
arrêté
voue
tails.
bare-
ende-
obs-
cou-

ntre,
l'hé-
ax.
fou
fait.

ca-
(en
vint
lié-
er.

able ? Le juge de Pontoise est encore fort perplexé.

« Arrivons au samedi 16 décembre : à minuit, à deux pas de la gare de Gagny, un hôte mystérieux se présente à la pension de Mme Couly. A peine lui a-t-on ouvert qu'il abat à coups de revolver la logeuse, qui en réchappe, et le fils de celle-ci, qui succombe. Pas de traces, pas de mobile apparent. L'affaire sera classée... »

L'homme des archives parlait avec volubilité, tout en me passant, un par un, les dossiers. J'osais à peine regarder les photographies sinistres qu'ils renfermaient. J'avais peur de lire ces rapports trop précis. Des cadavres s'épalaient devant mes yeux dans la tragique nudité de leurs membres douloureux !...

« Pourquoi pareille impunité ? poursuivait l'employé à tête de sorcier. La Première Brigade Mobile est pourtant composée de policiers habiles et tenaces. Mais l'immense banlieue parisienne est réellement le *no man's land* du crime; c'est un désert habité, où les voisins se dédaignent, s'ignorent, où les commissariats et les gendarmeries sont situés à des distances impossibles, où huit villas sur dix ne sont occupées que trois mois par an. Cette banlieue est un véritable maquis pour les malfaiteurs. On l'a bien vu en mai quand, durant des semaines, toutes les polices conjuguées traquaient, sans les cerner jamais, le massacreur de Savigny-sur-Orge, l'Italien Delbono, et l'évadé du train de Poissy, le faux paralytique Hamann, qui se cachait à peine et vivait tantôt dans une cabane des champs et tantôt dans une villa abandonnée.

« Chaque pavillon est un repaire isolé où l'on peut égorgé, dépecer, anéantir. Le sadique Hyacinthe Danse l'a bien démontré, en assassinant tranquillement, dans sa Thébaïde de Boulay-les-Trous, sa femme et sa mère. »

Le vieillard poursuivait d'une voix forte, qui sonnait comme un verdict implacable.

« Crimes impunis partout... A Paris... En province... Est-ce que le carnage des époux Blanc et de leur fille, à Publier, près d'Évian-les-Bains, a reçu une solution ?... Tout ce qu'on a pu faire, ce fut d'arrêter un innocent, le facteur Marion, aujourd'hui relâché... Est-ce qu'on a vengé les fermiers d'Auchy-les-Hesdin, égorgés en avril ?... A-t-on retrouvé les auteurs du double assassinat des aubergistes de Bugeac, dans le Gévaudan aride, et saura-t-on qui a tué, il y a peu de temps, les deux vieillards du Haut-Arbre, près de Dreux ? A-t-on rassuré, par la mise en accusation des coupables, les populations de la région d'Étrépagne, dans l'Eure, et de la région de Saint-Mihiel, dans la Meuse, terrorisées par une série inrayable d'attentats ?... Quelle main criminelle abattit l'institutrice d'Amigny, dans le Cher, et celle du village de Vignes, près de Pau ?... Connait-on l'auteur de la mort de la receveuse de Talence ?... Par contre, est-on sûr de tenir enfin, en l'étudiant Van Sante, l'assassin de la cabaretière lilloise; de tenir le Russe assassin de son compatriote Skorkine, à Lyon ?...

L'homme à la barbiche m'avait jeté ces interrogations à la volée, et sous ses doigts maigres s'élevaient les feuilles du dossier. Dans l'ombre qui envahissait lentement le cabinet, aux murs garnis de dossiers verts, il prenait de plus en plus l'apparence d'un personnage des contes d'Hoffmann. Il se pencha vers moi.

« Combien de mystérieuses affaires, à jamais insolubles ? Quel fin limier élucidera l'énigme de la mort du fermier Tellier, ce don Juan de province jeté dans l'Oise à Channy, lesté de blocs de ciment et de fils de fer barbelés ?

« Pas plus que les policiers belges n'ont élu-

1933, ce fut l'année des parricides, dont le plus abominable fut celui de Violette Nozières (ci-contre, à droite).

Nombreux furent aussi les meurtres demeurés impunis, le plus notoire étant celui de Dufrenne (ci-dessus).

24 SEP.



cidé l'énigme de la plage d'Ostende, le juge de Lorient n'a pu percer l'identité du mort de la lande de Kerbirio-en-Crach. Et pourtant, il s'agit là d'un jeune homme d'allures cossues, dont les parents anxieux guettent le retour.

« Et l'affaire Bonnet ? On a cru trouver l'explication de la mort de Marie Moulin en évoquant la fin mystérieuse de Mme Hodoyer ? »

Le bonhomme referma, d'un geste sec, ses classeurs. Il rejeta ses lunettes sur son front. Il se rapprocha et me souffla au visage :

« J'en passe !... J'en passe !... Dans la pénombre qui nous enveloppait lentement, la silhouette de l'homme à la barbiche s'estompait peu à peu. D'un revers de main, il balaya quelques dossiers, avant d'en choisir un dont l'énorme couverture de carton contenait à peine la liasse des rapports, des commissions et des interrogatoires.

« Abordons Paris... Crimes impunis encore... Impunie, l'agression de la rue Tiquetone, où le mandataire Janvier perdit la vie. Fourtant, l'attentat n'avait pu être commis que par un de ses familiers... Impunie, l'agression contre Mme Heurtel, la vieille dame des Charentes, retirée dans une pension de la rue Michel-Ange. Impuni, le terrible coup de mailloche qui assomma, un samedi après-midi de juillet, à la porte même des abattoirs de Vaugirard, le bouvier Desmedt. Impunie, la strangulation de la fille Puissant, dans un hôtel de la rue des Martyrs, par le client coléreux qu'elle avait voulu entôler. Impuni enfin, l'assassinat d'Oscar Dufrenne, qui remua la boue des vies privées et permit à des haines de se manifester.

« Voilà cinq drames sans dénouements, mais, à côté, combien de forfaits durement châtiés ! Vengés, les époux Tokhar, les vieux entremetteurs du Ghetto de Charonne ; vengé, Bontron, le surveillant de Cochin ; vengé, l'Algérien Djefane, brûlé vif dans un four à chaux d'Ivry, par ses compatriotes. Vengée, Mme Clère, et bien vengée puisque Dureau expia son meurtre sur le boulevard Arago. Vengé, le diamantaire de la Trinité, le bijoutier de la rue Dauphine, le changeur de la rue de la Cerisaie...

« Paris, c'est encore la série ininterrompue des drames du milieu et des crimes passionnels. On dénombre, chaque année, cinquante morts dans les règlements de comptes entre hors-la-loi. Dans le milieu, on tue pour ne pas être tué ! Chaque nuit apporte aux hôpitaux sa manne de blessés et de morts, les premiers aussi muets que les



seconds. Poznanski, le beau danseur de l'Ange Rouge, exécuté en juillet, au Bois de Boulogne, s'obstina farouchement à taire, avant de mourir, le nom de Robert-le-Manchot qui lui avait fait payer de la vie le rapt de la blonde Régine Foutrey.

« Les crimes passionnels, si banals, si quotidiens, n'inspirent plus ni curiosité ni pitié. Il a fallu le quadruple meurtre de l'affaire Guibal pour émouvoir un instant l'opinion. Pour qu'un exalté de l'amour ait quelque notoriété, faut-il donc qu'il tue sa femme et ses enfants, s'enfuit en auto avec sa maîtresse et que, après une poursuite mouvementée à travers le midi de la France, où toutes les polices le traquent sans le voir, il aille se suicider avec son amante dans un hôtel de province ?... »

Rapidement, l'archiviste tournait les feuillets :

« Et voici les crimes des fous... Un boulanger de la rue de Vanves décapite sa maîtresse avec un couteau à biscottes ; un boucher devenu croque-mort juge nécessaire, avant d'aller se suicider au cimetière de Rouen, de dépecer son épouse ; le 26 octobre, près de Chartres, un Breton évincé « fusille » sa maîtresse, la mère et le père de celle-ci, puis il se suicide avant l'arrivée des gendarmes. Un avoué parisien, demeurant à Garches, tue sa femme et ses deux enfants ; un dément s'échappe de l'asile pour allumer des feux en forêt, un autre pour revenir chez lui égorgé sa femme. Il est vrai que les infirmiers de l'asile de Montauban, par représailles, s'amusaient à torturer de pauvres fous, jusqu'à la mort !

Je songeais alors aux sœurs Papin, du Mans, à leur crime épouvantable. N'était-ce pas, là aussi, un des forfaits les plus effrayants de l'année criminelle 1933 ? Mais — sans doute pour éviter d'avoir à juger le verdict des assises du Mans — le vieil homme s'abstint de m'en par-

Crimes de l'argent, avec Elie Rambon (en haut, à droite), assassin des époux Tokhar. Drame des rapides, avec le cadavre du rentier Blanc, poignardé sous le tunnel de Blaisy-Bas (ci-contre).



On est toujours à la recherche du bandit-fantôme qui, à Sucy-en-Brie, étouffa le maraîcher Emery (ci-dessus).

ler. D'une haleine, il se hâta d'épuiser sa prodigieuse mémoire :

« L'acquiescement triomphal de Falcou, le procès de Candalaria Braun-Soller, de Sarret, des fermiers Anjubault, des frères Navarre, d'Origène, le Landru lyonnais, de Mathieu Demestre, le romanichel sanguinaire de Noyon, ont fait revivre des crimes vieux d'un an. Je ne m'y arrêterai pas. A peine insisterai-je sur les procès des bandits corses, à Aix et à Bastia, procès qui, avec celui tout proche de Spada, enfin capturé, affirmera l'extinction définitive du banditisme en Corse...

L'ombre, maintenant, était complète. Je ne voyais plus le petit vieux, mais sa voix poursuivait son terrible inventaire :

« Je termine par où j'aurais peut-être dû commencer. La répression. Elle fut impitoyable pour les crimes de sang. J'ai noté, en 1933, seize condamnations à mort (dont deux de femmes) et j'ai enregistré dix exécutions capitales ; soixante pour cent, c'est énorme. Effrayé par l'impunité dont jouissent les grands meurtres, Albert Lebrun a instauré le système du refus systématique des grâces. Cela ne s'était pas vu depuis Millerand. Anatole Deibler, en dépit de ses soixante-dix ans, sillonne la France en tous sens. Qu'on en juge. Le 9 février, il guillotina, à Riom, Marien Fivaux ; le 9 juin, à Reims, Xavier Cor-



17 JUILLET



22 MAI



11 JUIN



Le cheminot Bezombes (ci-contre), en niant le meurtre de deux de ses collègues, joue une partie désespérée.

nét ; le 17 juin, à Constances, Delanoé ; le 20 juillet, à Angoulême, deux têtes tombent, celles de deux garçons de culture assassins, Paul Vétéau et Jean Martin ; le 1^{er} septembre, c'est à Vendôme l'exécution du bandit Elie Lagarde ; le 19 octobre, la machine rouge se dresse boulevard Arago, pour Dureau, le meurtrier de Mme Clère, à Charonne ; le 24 octobre, le Polonais Cwojdzinski expie à Béthune ; le 13 novembre, la guillotine revient à Béthune pour décapiter Lemaire, dit Ch'cabot, l'assassin de la vieille au cabas de Beuvry ; le 23, c'est la tête de Delafet qui roule, à Bordeaux, devant la prison du Hâ ; enfin, le 15 décembre dernier, l'exécution de Marcel Grandoux, sur la place Saint-Roch, à Toulon, clôtura l'année du bourreau. Tous les dix sont morts crânement, sans forfanterie, sans scandale. C'est rare !

La lumière, brusquement, inonda la soupente, chassant la ronde des cauchemars. L'archiviste venait de tourner le bouton électrique. Lentement, en silence, il referma ses dossiers :

« Voilà, dit-il enfin, le bilan criminel de 1933, l'inventaire des victimes, des assassins !... Que nous réserve 1934 ?... »

« Pensez à tous les crimes en instance, qui doivent être commis... Des gens, heureux de vivre aujourd'hui, ne seront plus, demain, que des cadavres criblés de blessures... Des êtres, à la vie paisible, sentiront passer sur eux le vent des passions et deviendront, subitement, des criminels... »

« Je ferme ces dossiers ; d'autres vont s'ouvrir... C'est la vie, que voulez-vous !... »

Emmanuel CAR.



Le peuple espagnol déposa ses bulletins dans l'urne, sous la double menace des gardes civils et des extrémistes.

LE BROWNING SOUVERAIN

Les élections législatives espagnoles viennent de se terminer, non sans avoir provoqué des remous politiques d'une rare violence. Et, déjà, particulièrement en Catalogne, où vient de disparaître la grande figure de Macia, chef unanimement respecté et qui possédait, peut-être seul, suffisamment de magnétisme pour maîtriser des passions excessives, on se prépare à de nouvelles luttes en vue des prochaines élections municipales.

La singulière et très pittoresque vision du « choc des partis », que nous publions ci-dessous, vient, comme on le voit, à point nommé.

Barcelone

(de notre correspondant particulier).

Il n'y a jamais beaucoup de monde dans le train de Barcelone, la frontière espagnole passée, au moins aux places de luxe et au wagon-restaurant où le service est détestable. Mais, l'autre jour, il n'y avait vraiment personne. Un caballero placide et moi, assis l'un en face de l'autre à la même petite table où les serveurs nous avaient accouplés d'autorité, pour ne salir qu'une seule nappe, sans doute. Nous mangions assez tristement de la langue de bœuf bouillie que, pour ma part, je tentais désespérément d'oublier à grandes rasades de manzanilla.

A Figueras montèrent deux gardes civils. Ils nous dévisagèrent longuement avec des mines renfrognées puis s'assirent à la table voisine, posèrent sur le bois deux énormes parabellums et commandèrent à manger. Mon compagnon et moi remarquâmes alors, ensemble, que la tunique de l'un d'eux était éclaboussée de sang. Sur quoi je n'eus plus faim du tout.

Le caballero placide avait eu une sorte de sourire désabusé. Et, s'adressant à moi, il dit à mi-voix :

— Au mois d'avril 1930, j'ai vu l'Espagne changer radicalement de régime, et une dynastie disparaître. Pas un coup de feu n'avait été tiré dans la rue. Un homme, abandonné de tous, était sorti de son palais, était monté dans une automobile, s'était enfui avec, au cœur, cette seule pensée de consolation : « Je n'aurai pas fait couler une goutte de sang espagnol. » Après bientôt quatre ans de république, c'est encore la guerre civile chaque fois que le peuple est appelé à manifester, comme on dit, sa souveraineté par le vote.

Quelques bribes de la dernière phrase avaient dû arriver aux oreilles d'un des gardes, car il se leva brusquement en brandissant son revolver sur nous.

— Qu'est-ce que vous dites ? Vous êtes anarchistes ?

Mon compagnon haussa, sans s'émouvoir, les épaules, remplit deux verres de manzanilla et les offrit à nos bouillants voisins en disant doucement :

— Je suis Gonzalve G..., député aux Cortès.

Et il ajouta, à ma seule intention, en français :

— Depuis deux jours, et peu fier de l'être.

Nous arrivâmes à la grande heure de Barcelone : cinq heures, le soir. Il y avait autant de marchandes de fleurs que d'habitude sur la « rambla ». A-t-on jamais vu un cataclysme empêcher les petits métiers de s'exercer ? Dans une ville détruite par un tremblement de terre, bombardée par l'ennemi, évacuée par les autorités et la population, les dernières personnes qu'on rencontre sont les marchands de cacahuètes et les photographes ambulants.)

Par contre, les terrasses des cafés, d'ordinaire peuplées d'hommes aux souliers et aux cheveux étincelants, étaient presque vides. Les uns assistaient à des meetings ; quelques autres, en bandes joyeuses, incendiaient les églises des faubourgs. Le reste avait jugé prudent de rentrer à la maison, car des mitrailleuses étaient postées au coin des avenues débouchant sur la place de Catalogne, et les balles s'égarèrent facilement.

Tout de même, je rencontrai Albert, à qui quarante mois de tranchées et vingt ans de vie de mauvais garçon entre Pigalle et Buenos-Aires ont enlevé définitivement l'inquiétude des choses qui sifflent aux oreilles. Il fait, depuis quelques années, de grosses affaires de traite des blanches et son quartier général est Barcelone. De récents efforts d'épuration de la police catalane l'ont gêné sans le décourager. Toute cette agitation tragique paraissait beaucoup l'amuser.

— C'est crevant, me raconta-t-il. Tu aurais dû venir deux jours plus tôt. Naturellement, quoique Français, j'étais dans le coup. J'ai voté onze fois dans la journée, avec de faux papiers, pour les candidats de droite. Mes opinions et mes copains sont plutôt à l'extrême-gauche, mais c'était du business, et il ne faut pas faire de sentiment avec le business. Les urnes étaient en verre et, dans les coins dont on n'était pas sûr, on cassait les boccas par les fenêtres, à vingt mètres, à coups de revolver.

« C'est le lendemain, que la bagarre a commencé. Ce qu'il y a de vraiment tor-dant, c'est que ces gens-là se tirent dessus sans savoir pourquoi. On a l'impression qu'il n'y a pas de mouvement d'ensemble, de directives, rien. Dans chaque circonscription, les partisans du type battu descendent dans la rue, canardent les gardes, fichent le feu aux églises et balancent des bombes dans les vitrines des bijoutiers. C'est du sport, mais c'est idiot.

« Les anarchistes-syndicalistes, qu'est-ce que ça veut dire ?

« Le gouvernement cache soigneusement la vérité, mais il y a eu pas mal de casse. J'ai un copain qui revient de Saragosse. Il paraît que les bombes vous éclatent sous les pieds comme des œufs pourris un jour de carnaval et que les gardes civils collent les gens aux murs dès qu'ils reniflent sur eux l'odeur de la poudre, de la colère et du combat.

« Et maintenant, je vais te faire voir ce qu'il y a de plus énorme. Viens jusqu'à la maison. »

Albert habite un joli petit appartement dans le quartier du « Parallelo » avec sa femme Angèle, une prostituée fort avenante, sérieuse et bonne ménagère. Elle me reçut en peignoir, avec son amabilité coutumière, et nous entrâmes dans sa chambre où une femme était assise dans un coin, muette, le regard fixe, comme terrorisée. Elle avait les deux mains posées sur ses genoux. Elle était ridiculement vêtue d'une robe noire trop ample, en coton, chaussée de vieux souliers invraisemblables, nue tête, avec des cheveux noirs tirés sur la nuque et un visage lisse et très pâle.

— Tu ne sais pas ce que c'est, ça ! clama Albert en me la montrant d'un geste théâtral. Eh bien ! c'est une religieuse, une nonne cloîtrée. Quinze ans qu'elle n'était pas sortie, qu'elle n'avait pas vu une rue. Elle était entrée au couvent à seize ans. Tu te rends compte ! On les a fait sortir le dimanche pour aller voter, habillées en bourgeoises pour qu'elles ne soient pas remarquées, deux par deux. La copine de celle-là a été assommée devant le bureau de vote. Elle allait retourner à son couvent quand elle a appris qu'il était en train de brûler. Alors, elle s'est mise à rôder dans les rues. Heureusement pour elle qu'elle est tombée sur Angèle qui, gourde comme toujours, l'a ramenée ici. C'est bien joli, mais qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ? Je ne peux pourtant pas la mettre sur le tapis !

On entendit alors, dans le « Parallelo », une rafale de mitrailleuse ; puis des voix, jeunes et cassées, chanter la Marseillaise qui, hors de la France, est à peu près, au même titre que l'Internationale, le grand hymne révolutionnaire.

Au dîner, à mon tour, je racontai des histoires d'élections sanglantes.

— Il y a un an, j'étais au Brésil, dans une ville qui s'appelle Natal, juste à l'époque des élections générales. A peu près toutes les nuits, une populace exaltée assiégeait le palais du gouverneur. Mais comme le gouverneur était toujours en train, à cette heure-là, de faire un bridge chez des amis, la police ne se dérangeait même pas. Le chef de la police lui-même, l'étui de son revolver dépassant sous son smoking blanc, buvait de la « cachassa » au bordel. Les agents, assis sur le quai, les pieds pendants, jouaient au yo-yo, nouvellement importé là-bas. Quand les révolutionnaires en avaient assez de hurler, ils allaient se coucher.

Un jour, un candidat prit la parole sur une place, à une fenêtre du grand hôtel de l'endroit. Un loustic lui tira un coup de revolver qui l'arrêta net. Il tomba, la tête en avant, cassé sur le rebord de la fenêtre, les bras ballants, comme un guignol abandonné. La foule s'amusait beaucoup.

Pour nous qui allions entreprendre un raid, nous passâmes la nuit des élections, enfermés dans le hangar du terrain d'aviation, dormant dans des hamacs autour de notre appareil, le revolver à portée de la main.

— Il n'y a eu que vingt-sept morts, nous dit-on avec satisfaction le lendemain, et le parti opposé au gouvernement triomphe de loin. Mais les résultats officiels ne seront connus que dans un mois.

Ils le furent, en effet, quatre semaines plus tard, et fut seul candidat de l'opposition ne fut proclamé élu. Souveraineté du peuple !...

Miguel FONBERNAT.

Dans de nombreuses villes, les religieuses n'avaient pas craint d'affronter le mécontentement populaire ; mais, par endroits, elles avaient dû revêtir des vêtements civils pour pouvoir se rendre sans risques dans les salles de vote.



SITUATION LUCRATIVE

Indépendante sans capital. Jeunes ou vieux des deux sexes, demandez-la à l'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE REPRÉSENTATION fondée par les Industriels de l'Union Nationale, seuls qualifiés pour donner diplôme et situation. On gagne en étudiant. Cours oraux et par corresp. Quelques mois d'étude. Brochure 71 gratis. 3 bis, rue d'Athènes, Paris-9^e.

FEMMES, NE SOUFFREZ PLUS

A base d'extraits mammaires et ovariens et de plantes, la FANDORINE est le remède scientifique et non toxique des maladies de la femme, de ses maux, migraines, vapeurs, bouffées de chaleur, étourdissements, nervosité, idées noires, insomnies, métrites, suites de couche, douleurs dans le ventre, tendance à la congestion, couperose. Elle est indispensable aux jeunes filles au moment de la formation. Elle règle l'organisme féminin, comme un horloger répare une montre, rétablit le fonctionnement des glandes endocrines, arrête les hémorragies utérines.

C'est une cure de rajeunissement.

(Communications à l'Académie de Médecine de Paris, et à l'Académie des Sciences de Toulouse).

Le flacon : 8,50, 19 fr. Le triple flacon : 18 frs. CHATELAIN, 2, r. de Valenciennes, Paris, et ttes ph^{ies}

Cou... cou!...

La Joie de vos Enfants

30^{FR.}

Garanti 5 ans

Envoi contre Remboursement
Echange admis

Coucou chantant. 40 fr.

COUCOU EV LYNDIA MORTEAU (Doubs)

Dépôt à Paris :

75, rue La Fayette et 10, rue des Pyramides.

CONCOURS 1934

Secrétaire près les Commissariats de

POLICE à PARIS

Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7^e.

Vous qui avez difficultés d'affaires, d'argent, d'affection, de santé, consultez :

M^{ME} PAULETTE D'ALTY

Professeur libre d'Astrologie et de Manuscrite

qui transforme les êtres ainsi que les destinées troubles. C'est la personnalité la plus vraie, la mieux éclairée, et possédant un don absolument extraordinaire de savoir répondre à tout et trouver la solution de toute difficulté. Corr. dét. : depuis 20 fr.

SECRET ÉGYPTIEN INFAILLIBLE

14, rue de Turin, Paris. (M^o gare St-Lazare). Tél. :

Voulez-vous être forts, vaincre et réussir ?

CONSULTEZ M^{me} Thérèse Girard, voyante célèbre, diplômée. Expériences sous contrôle scientifique connue du monde entier par ses prédictions et ses conseils. 78, av. des Ternes, (17^e). De 1 à 7 h. cour, 3^e étage.

ASSUREZ-vous le maximum de satisfaction pour

1934 : M^{me} BERNARD, 46, r. Turbigo, Paris, vous guidera mois par mois, avec certitude et précision, 25 ans de pratique. La voir ou écrire (envoi date naissance et mandat 20 fr. 50).

15 fr. Le 100 adr. et gr. gains 2 sexes. Ecr. LABO-RATOIRE DE PROVENCE, H., à Marseille.



ALCOOL-ESSENCE

Une goutte d'eau et le mélange est dissocié. Votre moteur bafouille aux reprises. Malgré sa faible proportion, 1 pour mille, le

BRENNUS

est le liant parfait et le lubrifiant unique des parties hautes du moteur. Profitez de notre offre d'essai absolument gratuit sur 30 litres d'essence, en écrivant pour renseignements et échantillons

30, rue Washington, Paris (8^e)

Pour tout ce qui concerne la publicité dans ce journal s'adresser à : NÉO-PUBLICITÉ, 35, rue Madame, Paris (VI^e). Tél. : LIT. 32-11



Pour vos cadeaux !

16 VOLUMES reliés, des meilleurs auteurs français, format pratique (75x110), reliure imitation cuir avec inscription or sur le dos et le plat

ET

un appareil photographique "BOX" entièrement métallique, format 6x9, se chargeant en plein jour avec des bobines 6 ou 8 poses, objectif à mise au point toutes distances, pose et instantané, 2 viseurs clairs.

Le tout FRANCO DOMICILE dans toute la France continentale pour

85^{FR.}
NET

16 volumes et un appareil photographique

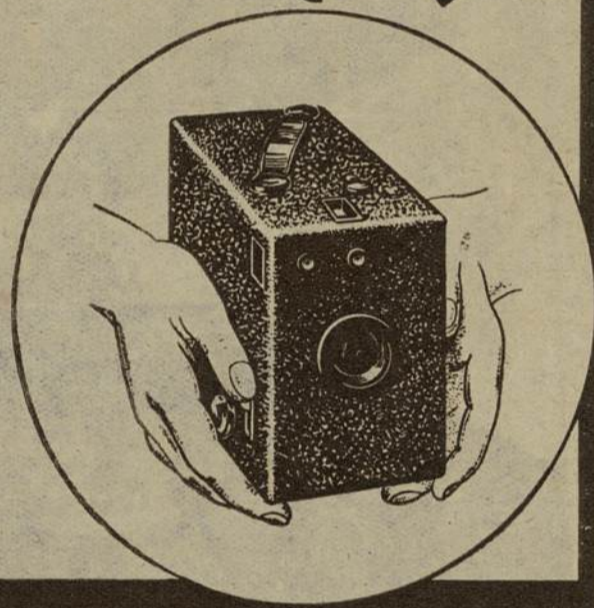
LISTE DES TITRES :

CHATEAUBRIAND : Atala - René, 426 pages.
CORNEILLE : Le Cid - Horace, 491 pages.
MOLIÈRE : Le Malade Imaginaire - Le Médecin malgré lui, 496 p.
A. de MUSSET : Les Nuits - Le Soule, 495 pages.
Abbé PRÉVOST : Manon Lescaut, 494 pages.
MOLIÈRE : Les Précieuses Ridicules - Don Juan, 495 p.
H. de BALZAC : Le Lys dans la Vallée, 368 pages.
CREBILLON Fils : Le Sopha, 490 pages.
De LACLOS : les liaisons dangereuses, 496 pages.
BOCCACE : les plus beaux Contes, 495 pages.
— Contes de la Reine de Navarre, 496 p.
BUSSY-RABUTIN : Histoire amoureuse des Gaules, 496 p.
— La France Galante, 490 pages.
BRANTOME : Vie des Dames Galantes, 487 pages.
X. de MAISTRE : Voyage autour de ma Chambre, 496 p.
LA FONTAINE : Contes, 496 pages.
soit plus de 6.500 pages de lecture

COMMANDES

Adresser les commandes et leur montant à
DÉTECTIVE-PUBLICITÉ
35, rue Madame, Paris (VI^e)

AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT



UN AVIS DÉSINTÉRESSÉ

On nous écrit : **J'AI MAIGRI EN 1 MOIS DE 8 KILOGS (sans rien absorber)**
J'offre gratuitement recette facile, sans danger, pour maigrir en secret, entièrement ou amincir à volonté de la partie désignée : hanches, hanches, chevilles, seins, etc.
Envoi discret sous pli fermé. Ecrire en citant ce Journal à Madame A. MIRANDE
75, Rue Lafayette, 75 - PARIS

39 FR.
RÉGULATEUR DE PRÉCISION du **'TRAVAIL'**
Spécialement étudié et fabriqué pour toutes les professions exigeant un gros effort physique.
En métal chromé 39 Fr. inaltérable
En métal KOMLOR 59 Fr. Métal inaltérable, imitant l'or à s'y méprendre.
Envoi contre remboursement **Garanti 10 Ans sur Bulletin spécial** Echange admis
EV JAMS MORTEAU près BESANCON (Doubs) Dépôt à Paris : 75, rue La Fayette et 10, rue des Pyramides.

POUR RÉVEIL GARANTI 5 ANS
10 fr.
Arrêt automatique
Diamètre 9,5 cm
Sonnerie sur boîte de résonance intérieure
Anti-magnétique... 15 fr.
Modèle luxe... 19 fr.
Envoi contre remb. - Echange admis.
USINES EV LYNDIA MORTEAU près Besançon

UN SACRIFICE EXCEPTIONNEL

Les GALERIES BARBÈS présentent de magnifiques chambres vendues à des prix imbattables avec leur literie complète et deux chaises assorties.

GRANDES FACILITÉS DE PAIEMENT ACCORDÉES SUR DEMANDE
REPRISE EN COMPTE DE VOS VIEUX MEUBLES
LIVRAISONS GRATUITES A DOMICILE DANS TOUTE LA FRANCE



(N^o 116 du cat.) Chambre moderne "Les Roses", chêne massif ciré, sculpté dans la masse, grande armoire à glace, 3 portes, lit larg. 1 m. 40, table de nuit lisseuse dessus marbre, sommier, matelas, traversin, 2 oreillers plume, couverture, 2 chaises assorties, 1 descente de lit. Complète.
12 pièces sacrifiées à... **1.745 Frs**

GALERIES BARBÈS

55, Boulevard Barbès - PARIS (18^e)
(Ne pas confondre : Coin Rue Labat)

Succursales : LE HAVRE 19, Rue du Chiffou ■ LILLE 114, Rue Nationale
MARSEILLE 11, Rue Montgrand ■ NANTES 33, Rue de Strasbourg ■ TOULOUSE 10, Rue St-Pantaléon

DEMANDEZ NOTRE ALBUM GRATUIT

BON à découper et à faire parvenir aux GALERIES BARBÈS pour recevoir gratuitement : 1^o l'Album général d'Ameublement. 2^o l'Album de literie, divans, studios et mobiliers sacrifiés.
Rayer la mention inutile. **276**

Le premier hebdomadaire des faits-divers

7^e Année - N° 271

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

4 Janvier 1934

DÉTECTIVE

Pègre des mers



Nombreux sont les passagers clandestins qui, s'embarquant avec l'espoir d'arriver sans bourse délier au but de leur voyage, sont partis pour l'au-delà, un pays d'où l'on ne revient pas.

(Lire, pages 8 et 9, la fin du dramatique reportage de notre collaborateur Étienne Hervier.)

AU SOMMAIRE | La trêve du bourreau, par F. Dupin. — Les mystères du monde, par P. Bringuier. — Espions d'opérette, par Luc Dornain. — Diamants DE CE NUMÉRO | éclipsés, par M. Guiral. — Le canot vide, par P. Rocher. — Bilan du crime 1933, par E. Car. — Le browning souverain, par M. Fonbernat.